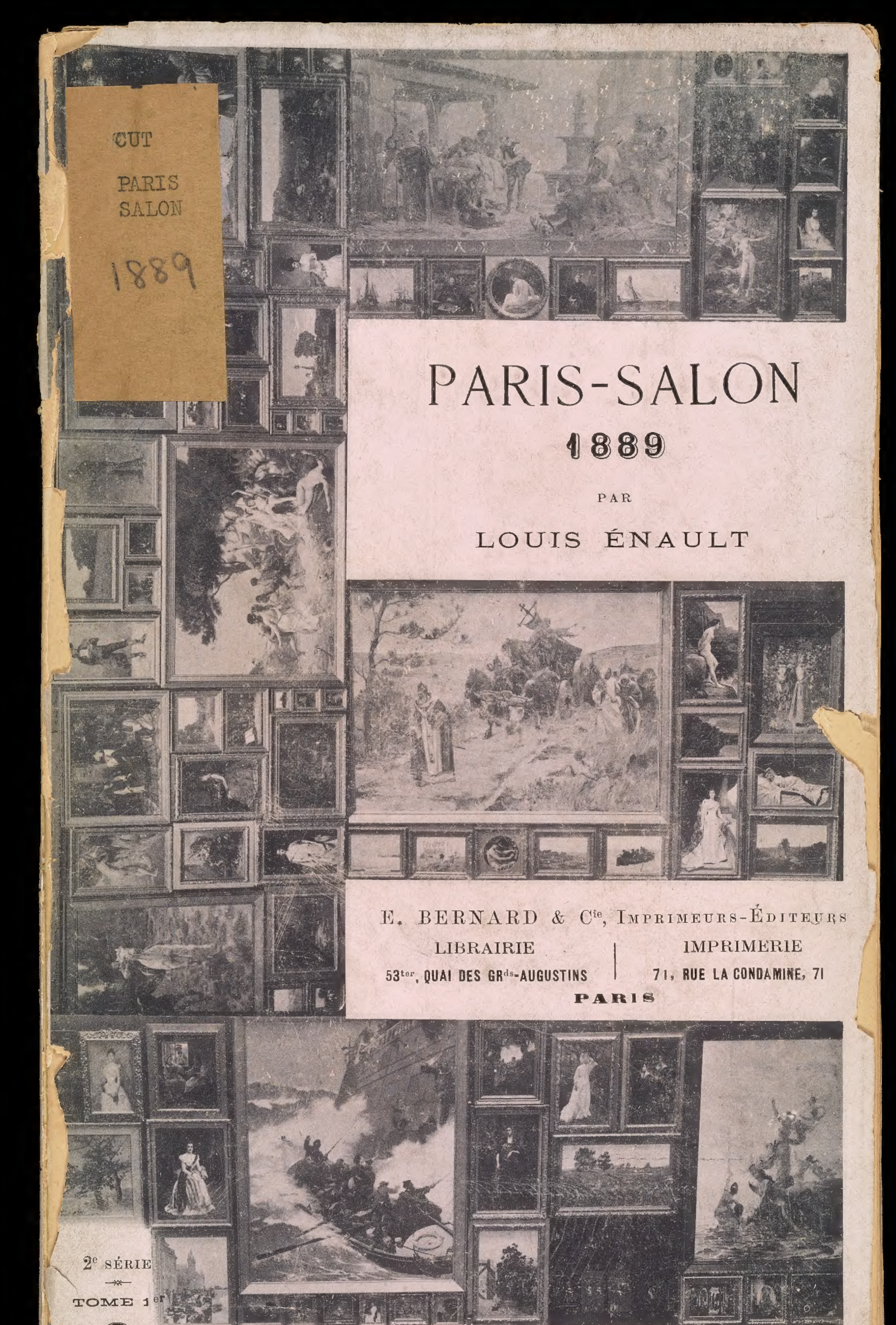


PARIS-SALON
1889

PAR

LOUIS ÉNAULT

E. BERNARD & Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
LIBRAIRIE — 53ter, QUAI DES GR^ds-AUGUSTINS
IMPRIMERIE — 71, RUE LA CONDAMINE, 71
PARIS

2e SÉRIE

TOME 1er


$50.—

$,50.–

Paris-Salon

1889

PARIS. — IMP. E. BERNARD & Cie, 71, RUE LA CONDAMINE

PARIS-SALON

1889

PAR LOUIS ÉNAULT



PARIS

E. BERNARD & Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

LIBRAIRIE | IMPRIMERIE

53 ter, QUAI DES Gds-AUGUSTINS | 71, RUE LA CONDAMINE, 71

1889



TABLE DES MATIÈRES



AVIS DES ÉDITEURS

Les tableaux de Messieurs :

LOBRICHON, *Petit Poucet*,
CONSUELO FOULD, *Catéchisme Poissard*,

Sont édités par la maison A. Braun, 18, rue Louis-le-Grand, et avenue de l'Opéra.

Le tableau de M. GIRARDET, *Arrestation de Voltaire*, est édité par la maison Levasseur et Cie, 35, rue de Fleurus.

Nous adressons nos remerciments à ces deux importantes maisons pour nous avoir accordé la faveur de les publier dans le *Paris-Salon*.

E. BERNARD & Cie

PRÉFACE

Je ne sais si les peintres se sont montrés jaloux des hommes politiques ; mais ils ont voulu avoir, eux aussi, leur centenaire, et, avec le reste de la France, chanter, à pleine voix, ce *Carmen seculare*, à l'audition duquel ils convoquent tous les peuples.

Il paraît qu'ils peuvent ce qu'ils veulent, car cette année de 1889, que nous voudrions voir belle et féconde, et toute pleine de concorde et d'union, sera pour la peinture une année de grand jubilé.

Au moment où paraîtront ces lignes, une triple exposition artistique sollicitera les regards et l'attention du monde.



Au Palais de l'Industrie, orgueil des Champs-Élysées — qui ne sont pas bien difficiles en fait d'architecture — nous aurons le Salon — le Salon annuel, le Salon de 1889, qui fait l'objet de ce livre.

Au Champ-de-Mars, dans cette vaste enceinte, ouverte à tous les peuples, et qui semble déjà trop petite, la Peinture tiendra ses grandes assises, et, pour ainsi parler, sa cour plénière.

Ce sera tout d'abord l'Exposition décennale, qui, comme l'indique son nom, comprendra toutes les œuvres de nos artistes écloses en ces dix dernières années. Nous retrouverons là beaucoup de tableaux déjà vus, mais que nous serons heureux de revoir, et dont les plus beaux ont été reproduits dans les dix-sept volumes déjà parus de notre Paris-Salon.

A côté de celle-ci, plus grande et plus importante encore, nous aurons l'Exposition rétrospective du siècle, ouverte à tous les tableaux de l'école française depuis 1789 — pendant une période de cent ans, long espace de la vie d'un peuple.

On sait que les organisateurs de cette fête de l'Art, unique dans les annales des nations, et qui jettera sur la nôtre un incomparable éclat, ont rencontré partout un empressement, une bonne volonté et un concours qui leur ont permis de mener à bonne fin une entreprise singulièrement ardue, et dont, tout d'abord, le succès avait paru douteux. Peu à peu, ils ont vu s'ouvrir devant eux



toutes les collections publiques et privées, où il leur a été permis de puiser à pleines mains. Ils ont trouvé une sympathie également généreuse et chez ceux qui représentent l'Etat et chez les simples particuliers, depuis les plus riches jusqu'aux plus modestes. Dans de telles conditions, il est aisé de faire des merveilles. On en a fait.



II

Quelques personnes, nées timides, ont pu craindre que deux manifestations artistiques aussi considérables que l'Exposition décennale et l'Exposition du Centenaire ne fissent quelque tort à notre Salon annuel.

Il n'en sera rien.

En dépit de circonstances qui, au premier abord, auraient pu paraître défavorables, le Salon annuel est toujours une manifestation artistique d'une haute importance. C'est toujours lui qui nous permet de juger, d'année en année, et avec le plus de certitude, le mérite et la force de production de l'Ecole contemporaine.

C'est donc avec un réel plaisir qu'après deux années d'absence — que, du reste, n'ont pas laissé péricliter l'œuvre entre des mains dévouées, — nous revenons à cette entreprise du Paris-Salon, qui nous fut toujours chère, et qui entre aujourd'hui dans sa dixième année d'existence, soutenue par la faveur constante d'un public qui lui reste toujours fidèle.

Cette bienveillance, dont nous sommes aussi fiers que reconnaissants, nous impose de nouveaux devoirs. Nous saurons les remplir.

Le volume que nous publions aujourd'hui renferme deux fois plus d'illustrations que les premiers tomes parus jusqu'à ce jour. Quatre-vingts artistes vont défiler en quelques heures sous les yeux de notre public, qui n'aura que l'embarras du choix entre tant d'œuvres d'un sérieux mérite et d'un réel intérêt.

Un seul coup d'œil jeté sur notre table des matières permettra de constater l'introduction dans notre galerie artistique d'un certain nombre de noms nouveaux. Nous l'avons voulu.

Tout en restant fidèles à nos premières amitiés ; tout en conservant un souvenir plein de gratitude aux ouvriers de la première heure, qui ont porté avec nous le poids du jour et de la chaleur, et contribué dans une si large part au succès d'une publication jusqu'ici sans précédent ; tout en gardant le culte des anciens noms qui nous sont toujours chers, nous avons cru devoir faire la part des noms nouveaux, portés par des hommes d'un talent jeune et vivant, pleins de sève et d'avenir, et qui ont droit, eux aussi, à la publicité de ces pages, toutes prêtes à prendre leur envolée à travers le monde.

Nous n'avons jamais eu de tendances exclusives, et



nous ne sommes fermés ni aux doctrines indépendantes, ni aux personnalités sincères.

C'est en appliquant ces principes que le Paris-Salon, — pour lequel aucun sacrifice ne nous semble trop lourd, — a pu, dès sa première apparition, prendre, parmi les publications artistiques de notre époque, le rang auquel nous espérons le maintenir.

Louis ÉNAULT

Paris, 1er mai 1889.



T. LOBRICHON

POUCET



C. ROJAS

DANTE ET BÉATRIX AUX BORDS DU LÉTHÉ



J. GIRARDET

ARRESTATION DE VOLTAIRE

A FRANCFORT PAR LES AGENTS DE FRÉDÉRIC II (1753)



E. FRIANT

LA TOUSSAINT

IV



LOBRICHON

LE PETIT POUCET

A Fontaine a dit quelque part :

« Si Peau-d'Ane m'était conté,
J'y prendrais un plaisir extrême ! »

Le *Petit Poucet* est le neveu de Peau-d'Ane, et il n'a pas pour nos imaginations moins d'attrait que son aimable tante. Aussi je ne m'étonne point que M. Lobrichon, l'auteur aimé et fêté de tant de tableaux souriants et jeunes, ait demandé l'inspiration d'une œuvre nouvelle à cet inépuisable conteur qui s'appelle Perrault. Il écrivait pour ces enfants que M. Lobrichon aime tant à peindre. Mais de plus grands s'amusaient à ces récits, dont la naïveté voulue n'excluait jamais la malice cherchée.

Le tableau est plein de mouvement, d'entrain et de vie, et, machinalement, nous prenons le pas pour nous en aller, nous aussi, la journée faite, vers la chaumine lointaine, où les vieux vont dormir et les jeunes rêver.





ROJAS

DANTE ET BÉATRIX

AU BORD DU LÉTHÉ

De Perrault à Dante la route est longue, mais l'Imagination est fée, elle a des ailes, et nous emporte où elle veut. C'est un des charmes des livres comme celui-ci de nous faire parcourir la gamme entière des émotions humaines. *Toute la lyre* !.. dirait le poète.

Ne trouvez-vous point, dans cette page de M. Rojas, que nous sommes heureux de transcrire ici, quelque chose du souffle épique et grandiose qui anima jadis les compositions de ce visionnaire de génie qui s'appelait Gustave Doré ?

Il y a, n'est-il pas vrai, beaucoup de poésie dans cette œuvre inspirée... Vous tous qui souffrez, ne voudrez-vous point, sous la conduite de cette grande et belle Béatrix, vous en aller, avec cette envolée d'âmes blanches, boire l'oubli dans les ondes du Léthé consolateur?





GIRARDET

ARRESTATION DE VOLTAIRE

A FRANCFORT, PAR LES AGENTS DE FRÉDÉRIC II (1753)

S'IL y a une chose piquante au monde dans l'histoire politique et littéraire du XVIIIe siècle, c'est bien le récit des démêlés de Voltaire et de son royal ami, Frédéric II, roi de Prusse. Ces deux hommes, aussi grands par le génie que misérables par le caractère, et que l'on eût dits si bien faits pour s'entendre, passaient leur vie à se disputer, à se fâcher et à se réconcilier ; c'était, entre ces deux royautés, un assaut continuel de flagorneries et d'épigrammes.

Mais ce jeu dangereux était la lutte du tigre et du chat. Le tigre, c'était le roi, bien entendu : il avait la patte lourde ; si l'un égratignait, l'autre écorchait. L'amitié des grands est chose dangereuse : il faut toujours craindre un ami qui a des agents de police à sa disposition, et qui peut vous mettre à l'ombre quand vous avez raison et qu'il a tort. C'est la moralité du joli tableau de M. GIRARDET.





FRIANT

LA TOUSSAINT

CHATEAUBRIAND a été bien inspiré le jour où il écrivit ce beau livre, le seul peut-être qui restera de ses nombreux écrits, et qui s'appelle le *Génie du Christianisme.*

Jamais religion n'a pénétré plus que celle-là dans les intimes profondeurs de l'âme humaine, pour répondre à tous ses besoins, à tous ses désirs, à toutes ses aspirations. Elle a des larmes pour toutes nos douleurs ; elle a des sourires pour toutes nos joies.

Entre toutes ces fêtes qui divisent le cycle renaissant de nos années, il n'en est point de plus touchante que celle de la *Toussaint*, consacrée au culte de nos morts. M. FRIANT, dans la page émue que nous reproduisons, en a rendu avec une sincérité profonde la pieuse mélancolie. Il y a des pleurs dans les yeux de tous ses personnages ; il y a des prières sur leurs lèvres ! « Pensez à vos morts ! » murmure doucement ce chœur désolé.



TANOUX

LE RÉCURAGE

Je ne sais si nous sommes dans les Flandres, en Belgique, en Hollande, ou seulement dans quelque ville de notre France du Nord.

Tout ce que je peux dire, c'est que M. Tanoux a le sentiment des beaux intérieurs, et qu'on peut le donner pour maître et pour guide à toutes les ménagères pour qui la propreté est une vertu, et qui, pareilles à la blanche hermine, mourraient volontiers d'une tache sur leur parquet. On n'a pas besoin de lui dire, à celui-là, de nettoyer sa palette. Dans ses tableaux, qui ne connaissent pas l'*embu*, les bois bien astiqués reluisent, les cuivres brillent et les faïences resplendissent.

Mais aussi sont-elles bien à leur affaire ces deux braves créatures, au corsage opulent et au triple menton, et comme on voit bien que pour elles le monde commence au chaudron et finit à la casserole !





DUCARUGE

EFFET DE NEIGE

M. Ducaruge vient d'écrire une symphonie en blanc majeur qui m'a rappelé les belles matinées d'hiver que j'ai connues jadis dans les plaines glacées de la Suède et de la Norvége.

Pendant de longues semaines, en flocons drus et serrés la neige tombe, si abondante et si compacte que l'on croit marcher au sein d'un nuage de duvet froid. On est enveloppé dans un tourbillon blanc, qui vous enlace dans des entraves cotonneuses et glacées. Le sol, sous vos pieds, c'est la neige ; le ciel, sur vos têtes, c'est la neige ; l'atmosphère, autour de vous, c'est la neige ; encore la neige, toujours la neige. Il n'y a plus au monde qu'un seul élément — la neige !

Une nappe immense, éclatante de blancheur, s'étend sur la nature uniforme, et, sur cette neige immaculée, à travers la transparence bleue de l'éther, le soleil resplendit.

Cette ineffaçable impression, M. Ducaruge me la rend dans sa puissance et sa fidélité ; elle fait le charme de son *Effet de Neige*.



BRÉTIGNIER

ARRIVÉE D'UNE CHAINE

A LA CASBAH DU TANGER

L'INVENTION des chemins de fer et les moyens de locomotion rapides dont ils disposent ont supprimé une des choses les plus horribles, mais en même temps les plus pittoresques dont nos pères nous aient légué le souvenir.

Je veux parler du passage de la *Chaîne* sur les routes épouvantées qui conduisaient aux anciens bagnes de Toulon, de Brest ou de Rochefort... La chaîne, c'est-à-dire ce ramassis de voleurs et d'assassins que l'on menait, à coups de trique, jusqu'aux lieux sinistres où ils devaient subir leur peine, a disparu de nos mœurs. L'Occident n'a plus ces horribles spectacles. On les retrouve dans l'Orient, réfractaire à la civilisation moderne, et M. BRÉTIGNIER nous en donne la représentation fidèle dans sa toile d'une vie si intense et d'une si saisissante vérité.





CARPENTIER

UN DRAME AU VILLAGE

M. Carpentier ne se refuse pas à la traduction libre du fait violent. — Le drame est, par excellence, l'élément de sa peinture, franche et vigoureuse.

Il laisse à d'autres les sourires de l'églogue et les grâces de l'idylle. Ce qu'il lui faut, à lui, ce sont les attaques à main armée, les arrestations des brigands, les luttes des assassins contre les agents de police, ou la révolte des braconniers contre les gendarmes.

C'est encore dans cette série d'impressions qu'il a cherché et trouvé le sujet du tableau à sensation qu'il expose au Salon de 1889.

Un Drame au Village a pour lui ce premier avantage d'être complètement dans la manière de l'auteur, et de le laisser fidèle aux traditions qu'il suit depuis longtemps déjà. Le drame ainsi représenté en est arrivé à sa péripétie la plus pathétique. Le crime est commis, et le commissaire, sur le seuil de la maison, indique à ses agents le scélérat, qui lui répond par un geste de défi. Malgré les bons gendarmes, le spectateur ne se sent pas tout à fait rassuré. Il a peur : c'est ce que l'artiste a voulu.

H.-A. TANOUX

LE RÉCURAGE



L.-P. DUCARUGE

EFFET DE NEIGE



G. BRETEGNIER

ARRIVÉE D'UNE CHAINE

A LA KASBAH DE TANGER (MAROC)

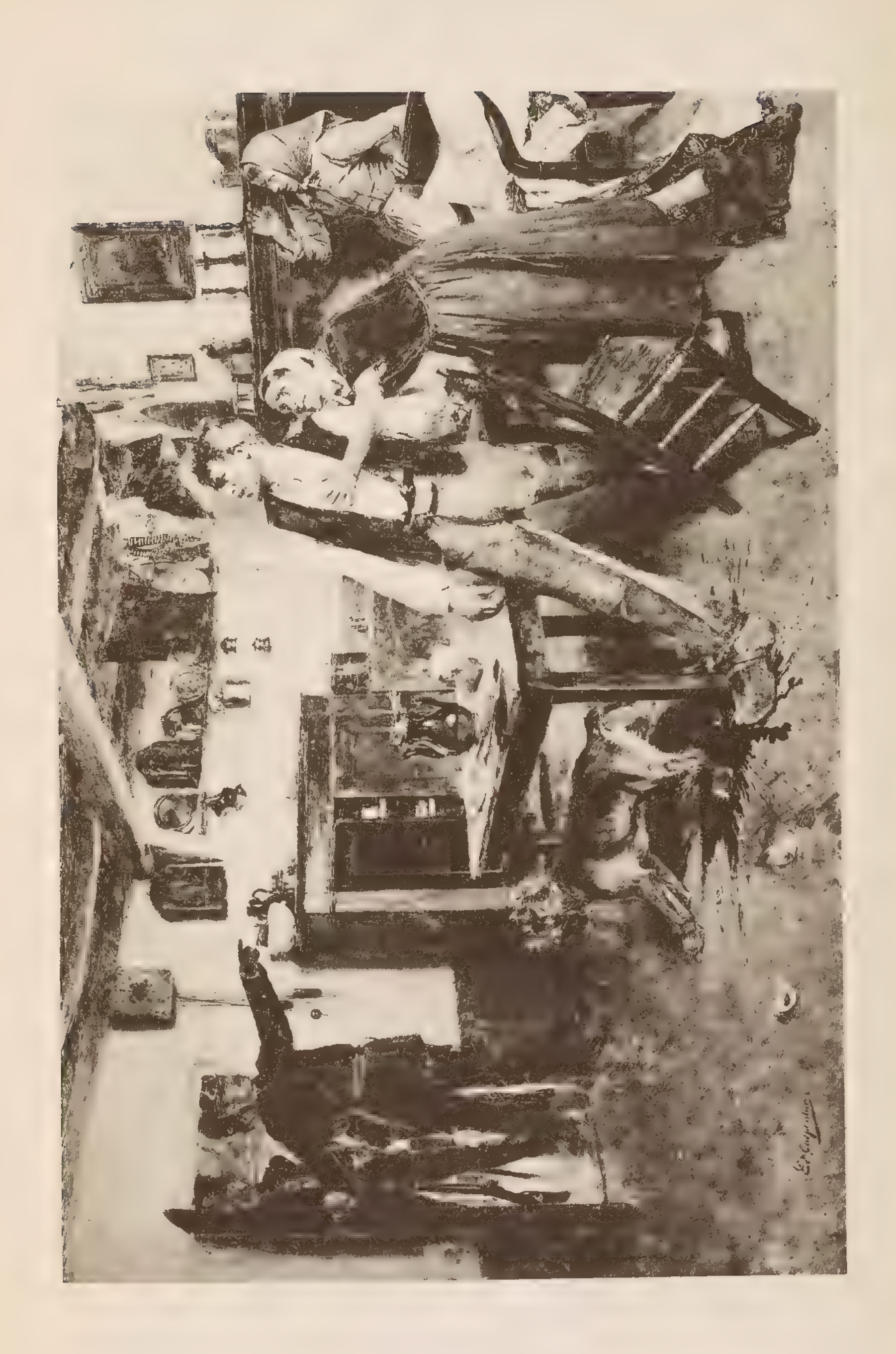
VII



E. CARPENTIER

UN DRAME AU VILLAGE

VIII





H. LE ROUX

UNE ARTISTE D'HERCULANUM

IX



G. ROCHEGROSSE

LE BAL DES ARDENTS



G. CAIN

UNE BARRICADE EN 1830



RÉMY COGGHE

COMBAT DE COQS EN FLANDRE



HECTOR LE ROUX

UNE ARTISTE D'HERCULANUM

Hector Le Roux, ce grand restaurateur de la vie antique qu'il connaît comme personne, et dont il nous a donné de si fidèles et si intelligentes restitutions, nous présente ici une *Artiste peintre* de la petite mais charmante ville d'Herculanum. Après nous avoir montré tant de fois les Vestales du feu sacré, il nous offre aujourd'hui les Vestales sacrées de l'Art.

Mais M. Hector Le Roux, très fin observateur, comme le sont généralement les peintres, s'est dit que, du moment où il nous montrait une femme artiste, elle devait s'occuper tout autant de poser elle-même que de faire poser les autres. Bien drapée dans sa tunique blanche, debout sur un escabeau qui lui sert de piédestal, faisant face au spectateur, et dans une attitude quelque peu théâtrale, elle a l'air d'être elle-même son propre modèle. Le tableau est, du reste, féminin comme son sujet, par la grâce et la recherche heureuse de l'arrangement.





ROCHEGROSSE

LE BAL DES ARDENTS

Choisir pour sujet de tableau le *Bal des Ardents* n'est pas le fait d'une imagination timide, vulgaire et bourgeoise. Ce seul fait indique, au contraire, un robuste amour de l'originalité pittoresque qui se risque dans tous les milieux. La Muse de la peinture porte une robe d'amiante et passe à travers les flammes — sans brûler.

On le connaît, ce *mal des Ardents* qui dévorait d'un feu intérieur, que rien ne pouvait éteindre, ses malheureuses victimes. Seule la châsse de sainte Geneviève leur rendait un peu de calme et d'apaisement. Mais, au milieu même de leurs implacables tortures, ces malheureux éprouvaient parfois une irrésistible envie de danser, et ils se donnaient entre eux des bals dont saint Gui devait être naturellement le chef d'orchestre.

C'est une de ces fêtes que M. Rochegrosse nous représente ici dans un tableau près duquel nos galops les plus échevelés ne semblent que de froides contredanses. — Dédié à Markowski, Cellarius et Perrin.



G. CAIN

UNE BARRICADE EN 1830

M. Cain, que j'appellerais volontiers *Caïn* quand il traite de pareils sujets, nous montre un épisode de ces guerres fratricides, que le poète appelait, jadis, des guerres plus que civiles,

Plusquam civilia bella.

1830, l'année maudite, a donné le premier signal de ces insurrections qui, depuis soixante ans, rougissent nos pavés du sang français.

Ces jours de gloire, comme les appelait Casimir Delavigne, ce rimeur bourgeois qui prit le coq gaulois de Louis-Philippe pour l'aigle romaine de Napoléon, nous ont coûté assez cher pour que nous n'en aimions pas le souvenir.

Mais cela ne nous empêche pas de reconnaître tout ce qu'il y a de fougue, de passion guerrière, de sombre et inextinguible ardeur dans ces combattants improvisés, qu'enivre l'odeur de la poudre, et qui jouent leur vie avec une insouciance digne des vétérans chevronnés de la Grande-Armée.



REMY COGGHE

COMBAT DE COQS EN FLANDRE

Les combats de coqs, aujourd'hui prohibés par les ukases bienfaisants de la Société protectrice des animaux, ont toujours porté bonheur à nos artistes. Un combat de coqs a été le brillant début de Gérôme dans la carrière où il devait remporter tant de triomphes, et tout le monde se rappelle l'expression superbe et le fier mouvement du jeune éphèbe, sculpté par Falguière, qui emporte sur son bras le vainqueur sanglant, déplumé, mais debout sur ses ergots, et déjà prêt à chanter sa victoire.

M. Remy Cogghe marche hardiment sur ces traces glorieuses. Ses deux héros déploient un courage et une ardeur qui mériteraient d'être chantés par quelque Homère. Quant aux spectateurs qui les contemplent avec des poses, des attitudes et des expressions si passionnées, l'artiste les a saisis sur le vif avec une puissance et une fidélité qu'auraient applaudies les vieux maîtres de son pays.



EUGÈNE BULAND

PROPAGANDE

Boulange, que me veux-tu ?

Quand mon honorable et sympathique éditeur m'a remis les illustrations de ce nouveau volume du Paris-Salon :

— Très bien, me suis-je dit avec une joie naïve, voici au moins quelques jours de bon temps sur la planche ; je vais m'absorber dans mon œuvre, et je n'entendrai plus parler ni de Chambres orageuses, ni de la Haute-Cour de justice, ni de la *Lanterne*, ni de l'*Intransigeant*.

Je comptais sans mon hôte ! Le brave général est comme le *Solitaire* de feu d'Arlincourt. Il voit tout, il entend tout, et surtout il est partout..... même dans ce livre où je ne l'attendais pas. L'agent électoral qui apporte sa photographie est sûr d'un bon accueil. Voyez plutôt l'enthousiasme qui se peint sur tous ces visages, depuis la petite fille qui joint ses deux mains comme dans la prière, jusqu'à l'aïeul, hochant sa tête vénérable.

Tous boulangistes, pas vrai, Beaurepaire ?





VOLLET

SAINT SISOES (IVe SIÈCLE)

Je ne conseille pas aux femmes grosses de placer au pied de leur lit, ni dans leur cabinet de toilette, le tableau de M. Vollet. Une trop longue contemplation de ces têtes osseuses et hirsutes ne pourrait que les induire en tentation d'enfanter des monstres.

Le jeune artiste, que je n'ai pas l'honneur de connaître, doit être un élève de Jean-Paul Laurens, qui, avec la puissance de persuasion dont il est doué, lui aura inculqué son amour pour l'horrible et le terrible.

J'étais fort jeune au IVe siècle de notre ère, et je n'ai pas eu l'occasion de rencontrer saint Sisoes, qui doit être un ancêtre du bien heureux saint Labre, qui entra au ciel couvert de vermine. M. Vollet, dans cette peinture, fait preuve de beaucoup de force et d'énergie, mais je connais des personnes très pieuses qui regarderont à deux fois avant de la mettre dans leur oratoire.

Elle aurait sa place dans un musée, entre deux toiles de Ribeira.



DANTAN

LE COUP DE COLLIER

DANTAN, qui porte avec honneur un nom illustré déjà trois ou quatre fois avant d'arriver jusqu'à lui, nous a déjà prouvé que le jour savant de l'atelier n'a plus de secrets pour lui. Nous avons, dans nos différents PARIS-SALONS, publié des œuvres de ce jeune maître qui révélaient une rare habileté dans la distribution de la lumière quelque peu factice que les peintres arrangent à leur gré quand ils travaillent chez eux.

Aujourd'hui, dans le *Coup de collier* que nous offrons à nos lecteurs, M. DANTAN se donne le plaisir d'un effet de plein air des mieux réussis.

La scène, très simple, et très nettement indiquée, est rendue avec beaucoup d'énergie. C'est l'hiver : dans le lointain, les arbres nous montrent leurs silhouettes pittoresques, poudrées à frimas. Sur la route, où le givre fait patiner les roues, deux forts chevaux tirent à traits tendus une charrette lourdement chargée. Pour l'enlever il faut un fameux coup de collier... et ils le donnent bien.



HAQUETTE

DÉPART POUR LA PÊCHE

Le talent très sain, très réel et très vigoureux de M. Georges Haquette a su trouver, dans l'étude constante de la rude mais poétique vie des gens de mer, une mine de sujets vraiment inépuisable. Rien, dans ses toiles sincères, qui sente le chic et le convenu. Tout cela a été vu et observé par un homme qui a été mêlé à l'existence de ses patients et robustes héros. Il ne connaît pas nos pêcheurs de la côte normande pour en avoir seulement entendu parler. Il a dû les pratiquer et les fréquenter, et je ne serais pas étonné si l'on me disait qu'il a vécu avec eux, selon la belle expression de nos bons aïeux, *au péril de la mer*.

N'est-ce pas un joli morceau, d'une conception heureuse et d'une exécution large, que ce *Départ pour la pêche ?* Hommes et femmes, comme ils font bien ce qu'ils font, et avec quelle ardeur ils jettent à la vague, qui semble n'en pas vouloir, la barque récalcitrante — que peut-être elle ne rendra pas !

EUGÈNE BULAND

PROPAGANDE



H. VOLLET

SAINT SISOES (IVe SIÈCLE)



E. DANTAN

UN COUP DE COLLIER

XV



G. HAQUETTE

DÉPART POUR LA PÊCHE

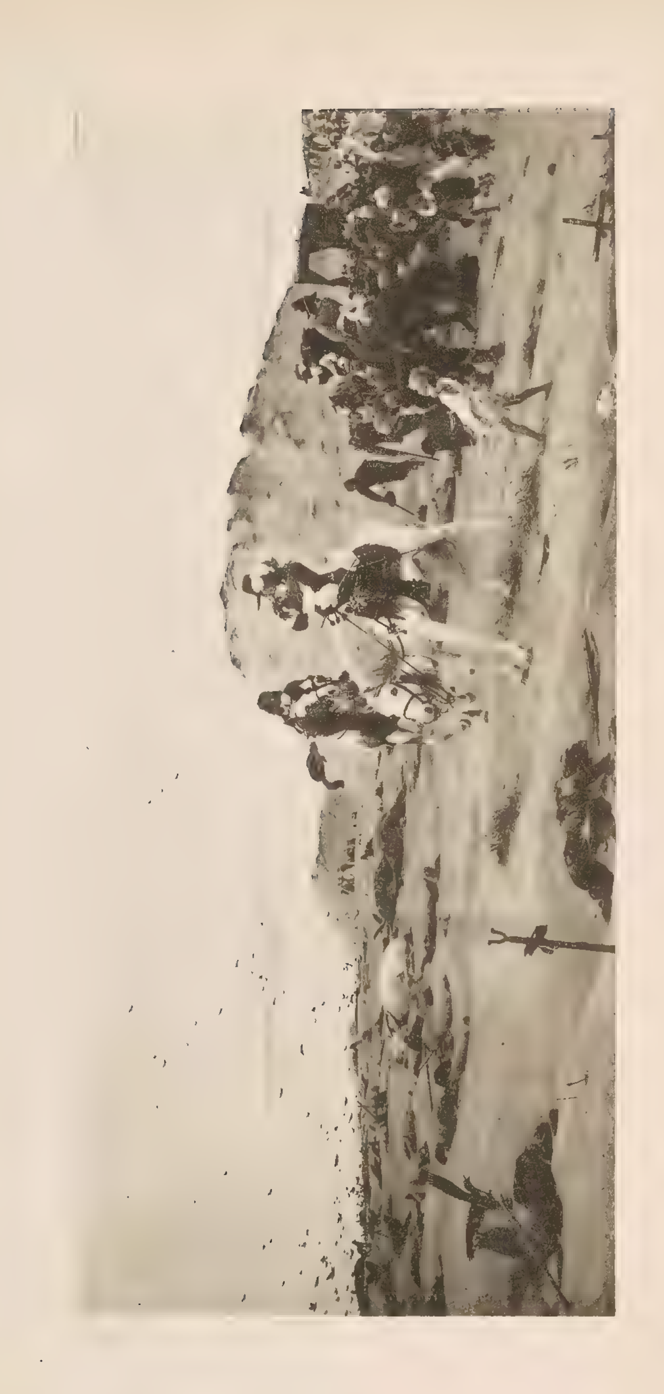




M. DASTUGUE

LA FUITE EN EGYPTE

XVII



F. TATTEGRAIN

LOUIS XIV AUX DUNES

XVIII



L. DEBRAS

RICHELIEU ÉTUDIANT LES PROJETS DE BATEAUX

DESTINÉS AU SIÈGE DE LA ROCHELLE

XIX



G. MOREAU DE TOURS

EN AVANT! EN AVANT!



DASTUGUE

LA FUITE EN ÉGYPTE

De tous les événements de cette vie de Jésus, faite de miracles et tissée de légendes, il n'est peut-être pas un seul épisode qui ait plus heureusement inspiré les peintres que la *Fuite en Égypte.*

L'histoire est touchante. C'est au lendemain du massacre des Saints-Innocents, qui ont payé de leur vie la rançon de l'Enfant divin. Hérode ne s'est pas contenté de cette moisson de roses et de lis, fauchée par ses mains cruelles, et il poursuit encore à travers la Judée en larmes celui que les prophètes, ces historiens de l'avenir, ont appelé le Roi des Juifs. C'est alors que Marie, sa mère, et Joseph, son gardien, vont cacher au fond de l'immense et mystérieuse Égypte l'espérance des nations et le salut du monde.

M. Dastugue, avec une grande simplicité d'exécution, a su rendre la grandeur et la poésie d'un des plus touchants de ces récits évangéliques qui font pâlir toute l'Histoire.

TATTEGRAIN

LOUIS XIV AUX DUNES

TATTEGRAIN se fait aujourd'hui l'émule et le continuateur de Van der Meulen, dont le pinceau, luttant avec la plume des historiographes attitrés, nous fait à sa manière l'histoire illustrée des campagnes de Louis XIV dans les Flandres.

On sait que le fils de Louis XIII et d'Anne d'Autriche ne se contentait pas d'aimer la guerre avec passion. Il en avait l'intuition et l'instinct. Je dirais volontiers le génie, si je ne craignais de passer pour le courtisan de ce monarque, que ses contemporains ne se faisaient pas faute de comparer au soleil, dont les seuls rayons peuvent lutter avec tous les astres réunis :

Nec pluribus impar !

Il ne nous déplaît point, dans les temps humiliés que nous traversons, de reporter nos souvenirs vers cette époque de gloire où la France était la première des nations. Les soins qu'il a donnés à l'exécution du groupe royal n'ont pas détourné M. TATTEGRAIN de son paysage, traité avec beaucoup de largeur et de sûreté.



DEBRAS

RICHELIEU ÉTUDIANT LES PROJETS DE BATEAUX
DESTINÉS AU SIÈGE DE LA ROCHELLE

La belle toile de M. Debras est un tableau de genre placé sur la limite de la peinture d'histoire.

C'est un grand fait qu'il nous raconte ; mais il lui donne ce ton et cette couleur de l'anecdote, si fort à la mode aujourd'hui.

Nous en sommes aux préparatifs de ce siège de La Rochelle, la citadelle protestante qu'il fallait reprendre aux huguenots, et dans lequel on vit que le grand Cardinal savait mettre en batterie d'autres canons que ceux de l'Église.

Tout en jouant avec ses chats — ces tigres en miniature, dont il raffolait — l'Éminence rouge apporte une attention profonde à l'examen des plans de construction navale qui lui sont soumis, tandis que, derrière lui, l'Éminence grise, le père Joseph, appuyée au dossier du fauteuil de son maître, s'apprête à donner son avis.... si on le lui demande. Tout cela est très finement observé et rendu à souhait.



MOREAU DE TOURS

EN AVANT! EN AVANT!

C'est le fait de guerre, dans sa violence brutale et sa sublime horreur, que M. Moreau de Tours a voulu nous représenter, et qu'il nous représente en effet avec autant de franchise que d'énergie.

Nous sommes au plus fort de la mêlée. Le canon gronde ; la mitraille crépite, comme la grêle qui tombe au fort de l'orage ; les balles sifflent avec ce bourdonnement d'un essaim d'abeilles qui passe, bien connu de ceux qui ont été mêlés, ne fût-ce qu'une fois dans leur vie, au jeu sanglant des batailles. Les morts et les mourants jonchent le sol. Le commandant vient de recevoir une balle en pleine poitrine ; mais, appuyé à l'épaule d'un de ses hommes et réunissant toutes ses forces pour un suprême appel :

— *En avant! En avant!* crie-t-il à ses compagnons d'armes.

C'est tout le tableau, et je vous donne mon billet qu'il est profondément émouvant.





BRISPOT

LE TIR AUX PIGEONS

M. Brispot, un fin railleur, dont nous avons reproduit déjà plus d'un tableau, tantôt satire humoristique, et tantôt — plus souvent — caricature en belle humeur, Brispot fait aujourd'hui une excursion dans le high-life, et nous représente une de ces cruautés élégantes et de ces barbaries de haut goût qui s'appellent le *Tir aux Pigeons.*

Pour peu que vous ayez fréquenté Deauville en été, Monte-Carlo en hiver, et l'enclos du Ska ting en plein Bois, au printemps ou à l'automne, vous connaissez la chose par le menu, et point n'est besoin qu'elle vous soit narrée de nouveau.

Ils sont là une centaine de gentlemens, triés sur le volet, et figurant presque tous aux plus belles pages de l'armorial de leurs pays respectifs, Français, Anglais, Polonais, Allemands, Italiens ou Russes. Familiers dès l'enfance avec le tir rapide, ils portent le coup comme avec la main, et abattent vingt pigeons sans en manquer un. . .

M. Brispot a saisi la scène sur le vif. Il la reproduit d'un pinceau officiel, sans une seule faute d'orthographe. Tableau digne d'honorer le grand hall du premier tir du monde, et que nous reverrons toujours avec plaisir.



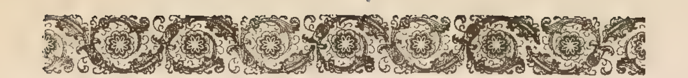
DUPAIN

MORT DE SAUVEUR
(HÉROS BRETON RÉPUBLICAIN)

Breton et Républicain, est-ce que ce substantif et cet adjectif ne vous font pas l'effet de hurler quelque peu au moment où je les accouple, et vous-même, ami lecteur, ne vous sentez-vous point troublé dans vos antiques illusions ?

Au temps de ces grandes guerres de l'Ouest, que Napoléon, qui passait pour s'y connaître, appelait des guerres de géants, qui disait *Breton* disait en même temps royaliste — et chouan — c'est-à-dire ennemi des Bleus — et de la République, cette forme nouvelle du gouvernement français abhorrée par les Bretons d'alors.

Mais il n'est pas de règle sans exception. *Sauveur* en est une. Il fut Breton, héros et républicain, de sorte que les autres Bretons, qui étaient des héros — mais pas des républicains — jugèrent à propos de le massacrer. C'est l'horrible scène que M. Dupain nous retrace d'un pinceau éloquent, farouche et sans pitié — et ils l'égorgent au pied du Christ, le Dieu du pardon ! Ah ! Politique, vile et méprisable Politique, que je te hais ! ! !



SYLVESTRE

ÉPISODE DES RÉVOLTES COMMUNALES
(XIIe SIÈCLE)

Une visite au Salon, c'est un voyage à travers le passé ; c'est une leçon d'histoire illustrée. Souvent le passé est bien sombre, et bien triste est l'histoire. Mais il est des natures, d'une trempe sérieuse, qui voient dans la vie autre chose que le sourire des heureux, et qui recherchent par une sorte d'instinct, plus fort que leur volonté, les drames qui font couler le sang et les larmes.

M. Sylvestre est un de ceux-là, et la scène qu'il emprunte aux *Révoltes communales* du XVIIe siècle sont peintes avec une puissance et une vérité qui attestent chez lui un sens profond de l'histoire.

Il nous a rendu dans toute son horreur cette lutte de Jacques Bonhomme contre son suzerain, le seigneur féodal, admirablement symbolisée par le duel à mort de ce truand à demi nu et de ce gentilhomme vêtu de velours et de satin. Sainte Pitié, ferme les yeux ! Il n'y a pas de place pour toi, dans ces cœurs ulcérés et meurtris. L'heure de a vengeance a sonné, et il faut que le destin s'accomplisse.



TRUPHÈME

LES APPRÊTS DU COLIN-MAILLARD

M. Truphème doit être père. Il n'y a qu'un père qui puisse peindre les enfants avec cette intelligence, cet amour et cette intime connaissance de toutes les passions qui s'agitent dans les frêles poitrines — comme une tempête dans un verre d'eau.

Cela n'a l'air de rien, ce petit tableau :

Les Apprêts du Colin-Maillard.

Mais qu'il nous plaît, pourtant, par l'animation, la variété et la vie de toutes ces têtes charmantes, en qui nous pouvons déjà deviner ceux qui seront les hommes et les femmes de l'avenir.

Quel sérieux et en même temps quelle passion tout ce petit monde apporte à ces jeux innocents ! Avec quelle conscience cette fillette déjà grande bande les yeux de celle qui va tenter la première de voir avec ses mains, et de saisir dans le vide quelque épave de ce troupeau éparpillé !

Joli sujet ; joli tableau !



BRISPOT

LE TIR AUX PIGEONS



[illegible]

[illegible]

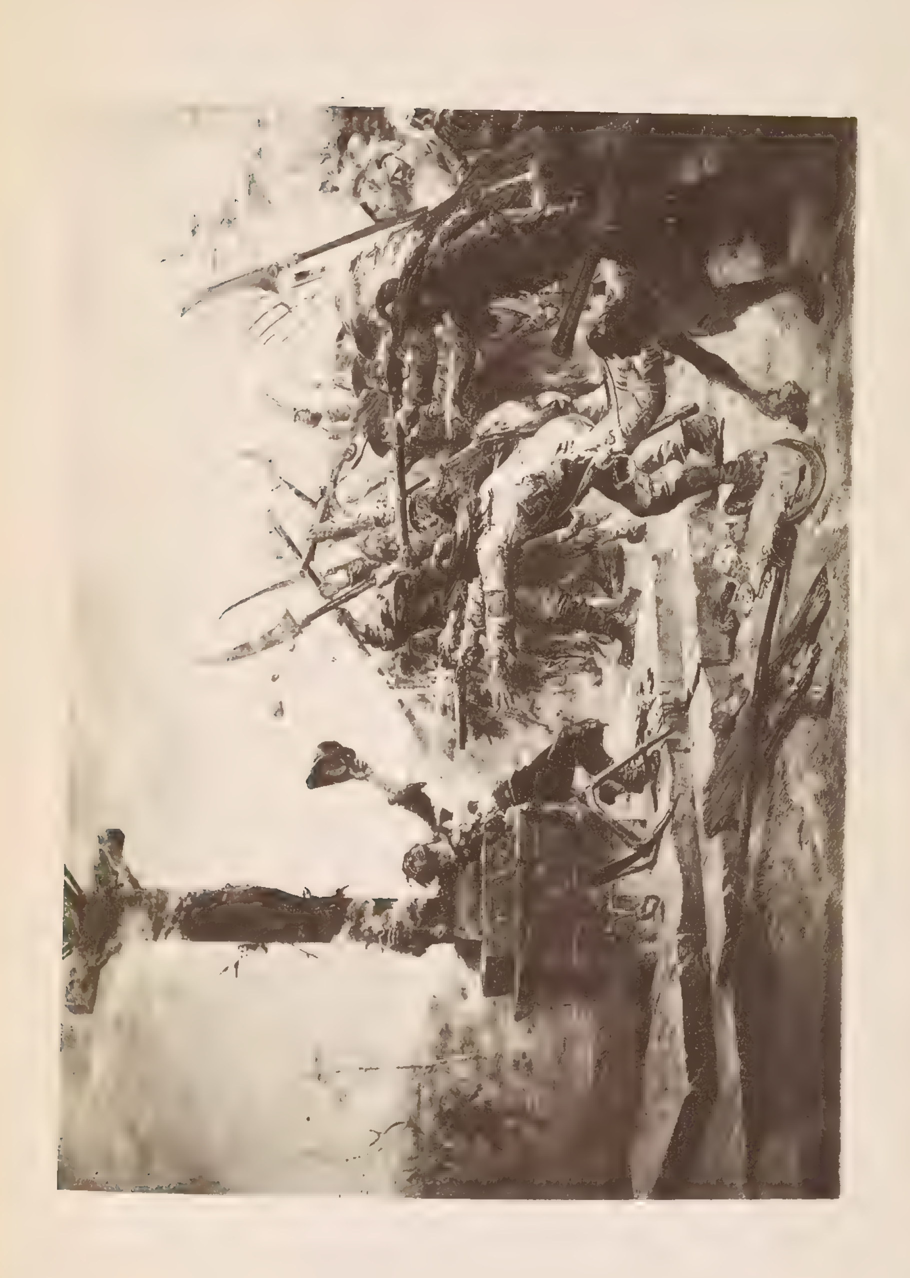
[illegible]

[illegible]

E. DUPAIN

MORT DE SAUVEUR
(HÉROS BRETON RÉPUBLICAIN)

XXII



J. SYLVESTRE

ÉPISODE DES RÉVOLTES COMMUNALES
(XIIe SIÈCLE)



A. TRUPHÈME

LES APPRÊTS DU COLIN-MAILLARD

XXIV


Aug. Tryphème.



E. ANTHOUISSE

LES RAVAGEURS

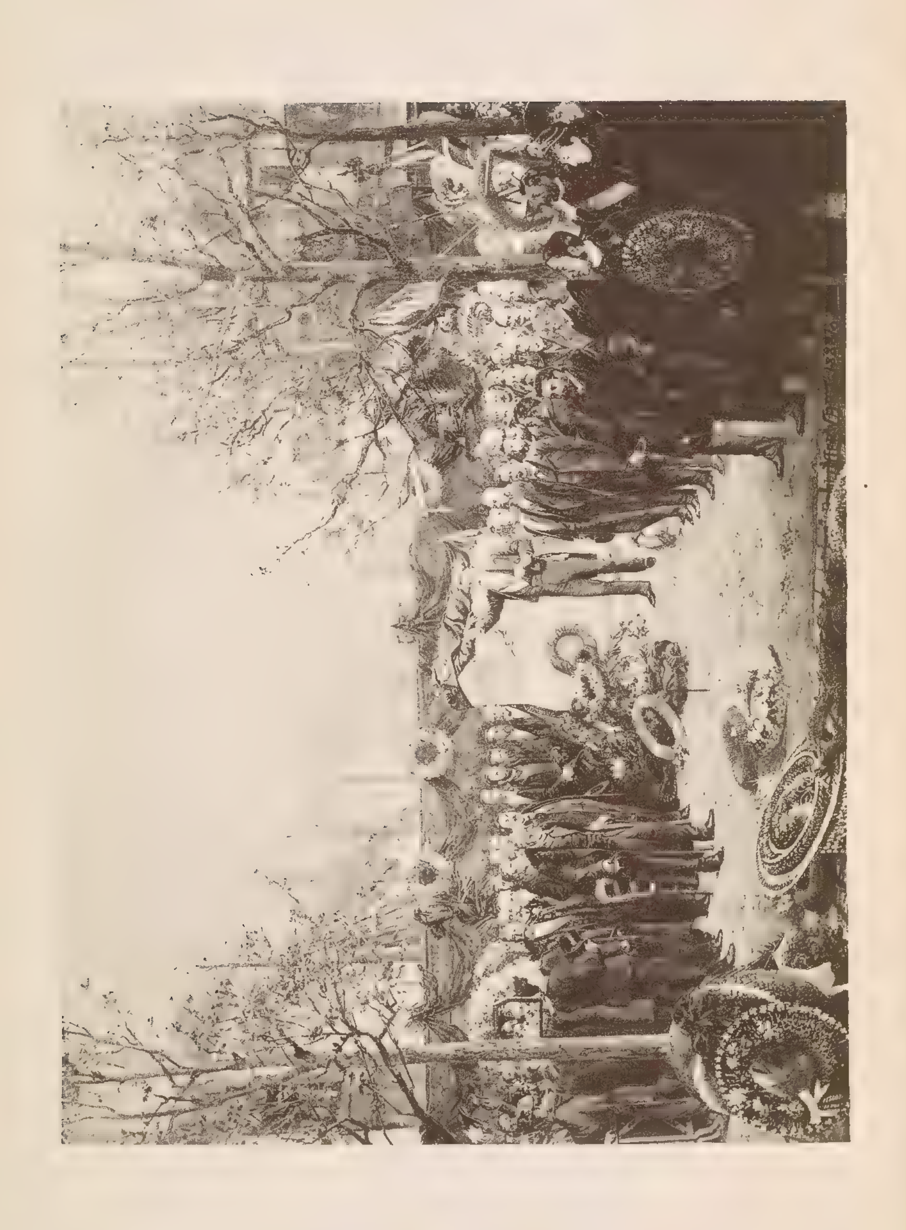
XXV



PERBOYRE

A TRAVERS LES FORÊTS DE LA THURINGE

(1806)



P. MERWART

LA MANIFESTATION DU 2 DÉCEMBRE 1888

SUR LA TOMBE DE BAUDIN

XXVII





P. SEIGNAC

LA FÊTE A GRAND'MÈRE

NE PLEURE PAS



ANTHONISSEN

LES RAVAGEURS

M. ANTHONISSEN dont le nom seul a quelque chose de fatal et de terrible, nous semble avoir bien mauvaises connaissances, et, quoique ses héros n'aient pas encore atteint l'âge de l'impénitence finale, je déclare que si le ciel m'avait donné des enfants, je chercherais pour eux d'autres compagnons.

Les *Ravageurs !* Qui ne les connaît, ces pirates d'eau douce, répandus sur les bords des fleuves et des rivières qui arrosent le bassin de Paris, véritables amphibies, également familiers avec l'un et l'autre élément, également insaisissables sur la terre et sur l'onde, et partout également redoutables ?

M. ANTHONISSEN a saisi avec justesse et rendu avec force le caractère de ces précoces gredins, chez qui le vice — comme la vertu chez d'autres — n'attend pas le nombre des années, gamins hier et demain scélérats !



PERBOYRE

A TRAVERS LES FORÊTS DE LA THURINGE (1806)

Elle est belle cette forêt de la Thuringe — le *Thürin-gerwald* des géographes allemands, — qui commence près d'Eisenach, de Marksuhl et de Salrungen, pour aller se perdre dans la vallée du Mein, près de Kronach, après avoir parcouru une longueur de quinze milles, sur une largeur de quatre ou cinq, en abritant dans ses vert replis vingt-huit villes, vingt-deux bourgs et cinq cent quarante-huit villages, d'une population de près de trois cent mille âmes. Des hautes futaies de pins et de sapins, auxquels se mêlent çà et là des essences non résineuses, recouvrent son grand squelette de granit, de schiste argileux et de porphyre, et ses torrents roulent des sables d'or...

Jadis, nous en fûmes les maîtres, nous qui pleurons aujourd'hui l'Alsace et la Lorraine perdues, et en 1806 — date glorieuse et inoubliable, — c'étaient des patrouilles françaises qui sillonnaient ses vallées profondes. C'est donc avec une émotion patriotique et douloureuse que je regarde le tableau de M. Perboyre :— *Lacrymæ rerum!*



MERWART

LA MANIFESTATION DU 2 DÉCEMBRE 1888

SUR LA TOMBE DE BAUDIN

J'ai déjà dit quelque part, et je ne crains pas de le répéter, que la peinture politique n'est pas du tout mon fait. Le jour où je serai assez riche pour m'offrir une galerie, je ne la composerai pas avec les tableaux qu'elle inspire. J'estime que l'histoire contemporaine a jeté dans nos âmes trop de ferments de discorde pour qu'il soit nécessaire de les développer encore par la contemplation d'œuvres excitantes. L'Art, tel que je le comprends, habite des demeures sereines où règne une paix éternelle, et il me plaît qu'il n'en sorte point.

Mais ces préférences, que je ne cache point, ne n'empêcheront pas de reconnaître l'habileté extrême dont M. Merwart a fait preuve dans cette peinture officielle, où tant de personnages se pressent sans se confondre, autour d'une tombe, et où les initiés peuvent reconnaître le geste, l'attitude, le port de tête et la physionomie de toutes les notabilités du parti. C'est ce qu'on peut appeler un tour de force.



SEIGNAC

LA FÊTE A GRAND'MÈRE
NE PLEURE PAS

Deux tableaux dans une page, c'est du luxe ! Ainsi l'a voulu M. Seignac, dont je ne me reconnais pas le droit de refuser les bienfaits. Ces deux tableaux, l'un et l'autre d'un genre très intime, nous font pénétrer dans un intérieur honnête et bourgeois, où tout est franchise et loyauté, et où l'on sent à première vue qu'il fait vraiment bon vivre !

Dans la première de ces deux jolies toiles, toute une troupe d'enfants, chargée de pieuses et naïves offrandes, s'avance à petits pas vers la bonne grand'mère assise dans l'embrasure de la fenêtre profonde, et qui a grand soin de ne pas se retourner, pour laisser aux petits la joie de la surprendre. Il faut ménager le bonheur de tous ! Dans l'autre tableau, la grande sœur a du chagrin, et Bébé, que ses larmes désolent, les essuie d'un geste caressant. *Ne pleure pas !* dit-elle, et nous disons comme elle, nous qui voudrions consoler l'aimable créature, charmante dans la pose abandonnée qui nous montre sa nuque aux fines attaches.



GARDNER

DANS LE BOIS

Qu'ont-ils vu dans le bois, ces chers petits ?

Je ne le sais ! mais ce doit être bien horrible, si j'en crois l'expression de terreur et d'effroi qui se peint d'une façon tellement saisissante sur ces jeunes et naïfs visages. — Est-ce un loup qui leur a montré les dents et qui les mangerait tous trois d'une bouchée ? N'est-ce point plutôt un serpent perfide qui fait chatoyer devant eux ses souples et changeants anneaux ?

Latet anguis in herba !

C'est le poète qui l'a dit, et les poètes ne mentent jamais..... ou presque jamais !

Le groupe est très bien composé, très varié dans ses attitudes, très intéressant dans ses détails et très harmonieux dans son ensemble. Ni afféterie ni mignardise dans les petits personnages, qui ne sont pas engagés pour jouer des paysanneries à l'Opéra-Comique... quand il sera reconstruit... Ce sont de vrais paysans du bon Dieu... comme nous les aimons.



BRILLOUIN

LA MALADE

Il y a maladies et maladies, comme il y a fagots et fagots. . .

La maladie, n'est-ce point une des plus affreuses calamités de notre triste humanité, quand elle se présente avec son hideux cortège, la misère, la solitude et l'abandon ?

Cette maladie-là, M. Brillouin, qui est un homme de relations aimables, qui fait de la peinture confortable et qu'on aime à voir, se garde bien de nous la montrer. Sa malade à lui loge dans un lit capitonné ; elle a des rideaux ouatés à ses fenêtres, et des tentures épaisses pour doubler ses portes. Un escadron volant de jolies filles lui prépare sa potion selon la formule ; les drogues lui viennent de la première pharmacie de Paris, dans des fioles de cristal de Baccarat, et elle la boit dans des coupes en verre de Venise. C'est ainsi qu'avec les gens aimables tout devient aimable. M. Brillouin me réconcilierait avec la goutte . . . . . en peinture.



BRIDGMAN

BAL CHEZ LE GOUVERNEUR

Au moment où j'écris ces lignes, M. Bridgman, dont le talent est, depuis longtemps déjà, connu de moi et apprécié de beaucoup d'autres, expose dans la belle galerie du Cercle artistique et littéraire, rue Volney, une centaine de toiles, très visitées, très étudiées, et qui nous offrent comme une restitution complète de la vie orientale.

Le tableau que publie aujourd'hui le Paris-Salon figurerait avec honneur dans cette brillante série.

L'artiste ne lui donne que cette qualification un peu vague : *Bal chez le gouverneur*, sans nous dire de quel gouverneur il s'agit. Mais le mélange des habits noirs, des burnous algériens et des robe décolletées que Doucet pourrait signer, nous dit assez que nous sommes chez le gouverneur de l'Algérie, et les yeux fauves de ces cheiks des grandes tentes, brûlant le satin des épaules nues de nos blanches compatriotes, donnent à cette toile, très pittoresque et très étudiée, je ne sais quelle saveur capiteuse.



BEAUVOIR

DANS LA PRAIRIE EN NOVEMBRE
(BERRI)

Peu de tableaux, au Salon de 1889, nous donneront une impression de calme, de grandeur et de sérénité plus profonde que celle que j'éprouve en face de la jolie toile de M. Beauvoir. L'artiste, grâce à l'habileté de son exécution et à la poésie de sa facture, semble avoir enfermé l'immensité dans son cadre.

C'est le soir. La nuit descend, majestueuse et lente; une ombre pâle et violette enveloppe la campagne qui va s'endormir. C'est à peine si l'on distingue la ceinture flottante de l'horizon, qui s'estompe dans la brume.

Une pastoure à la tournure biblique, quelque sœur, ou plutôt quelque cousine de celles que George Sand a si bien chantées, mène boire à l'étang paisible deux génisses qui vont rentrer à l'étable, tandis que les chèvres qui n'ont pas soif, et les brebis qui n'aiment pas l'eau, les regardent de loin, pensives et calmes.

Rien de plus simple que cette jolie composition, et rien de plus attrayant.



E.-J. GARDNER

DANS LE BOIS



G. BRILLOUIN

LE MALADE

XXX



F.-A BRIDGMAN

~~~~~~~~~~

BAL CHEZ LE GOUVERNEUR

XXXI
~~~~~~~~~~

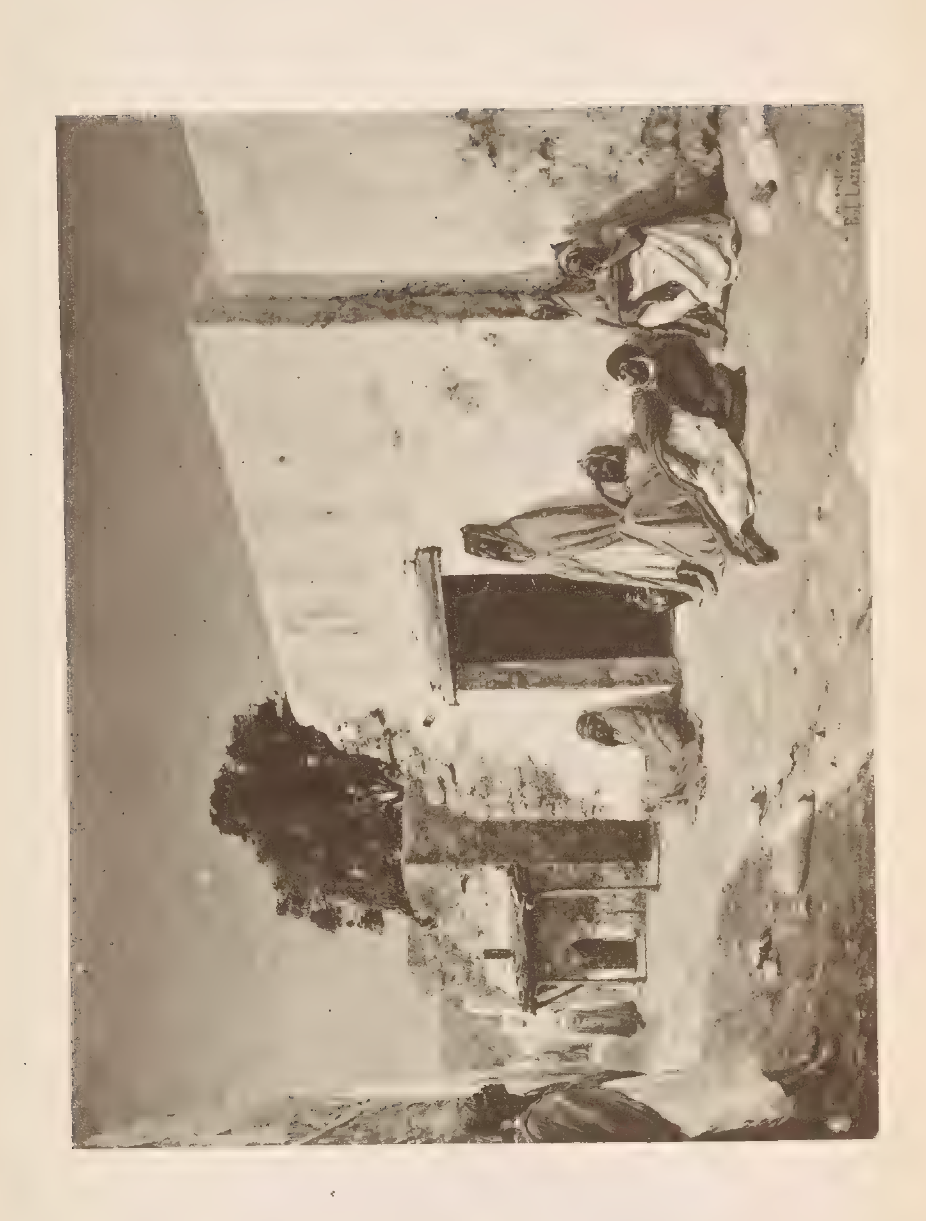


BEAUVOIR

DANS LA PRAIRIE EN NOVEMBRE (BERRI)

XXXII





P. LAZERGES

ARABES AU SOLEIL DANS UNE RUE DE BLIDAH

XXXIII



LÉON CARRON

DERNIERS MOMENTS DE RONSARD

XXXIV


Marius Roy
1889

M. ROY

LE LIEUTENANT GALLAND AU SIÈGE DE PUEBLA
(AVRIL 1863)



RÉALIER-DUMAS

COLONNE EN ROUTE

XXXVI



LAZERGES

ARABES AU SOLEIL DANS UNE RUE DE BLIDAH

Blidah, la ville des oranges, la cité paresseuse, qui dort et qui rêve au bord de ses forêts d'Eucalyptus, Blidah, avec ses petites maisons et ses grands jardins, ses beaux horizons, sa température clémente, et sa population aux mœurs douces, est assurément un des plus aimables séjours de notre colonie africaine. J'y passai jadis des heures charmantes que je n'oublierai point.

Aussi je comprends que Paul Lazerges, digne fils de son père, et qui comme lui a pour notre France africaine une prédilection si marquée, vienne y chercher souvent l'inspiration qu'il y trouve toujours.

Il en a rapporté tout récemment le joli tableau que reproduit aujourd'hui notre Paris-Salon.

Peints dans une gamme très douce, très harmonieuse et très claire, les *Arabes au Soleil* ont une élégance de tournure et une grâce de pose bien capables de justifier la prédilection qu'ils inspirent à tous les artistes. Ce sont de vrais modèles, ceux-là, et qui ont le mérite de ne pas faire payer la séance.





CARON

DERNIERS MOMENTS DE RONSARD

Les critiques d'art, qui sont généralement des gens de lettres, aiment beaucoup les tableaux que j'appellerai littéraires ; c'est-à-dire ceux qui leur fournissent la matière d'un beau développement et le sujet d'un article à faire.

M. Caron sera leur homme, et ils lui sauront gré d'avoir remis en lumière un des plus nobles ancêtres de la poésie française.

Ronsard a été pendant plus d'un demi-siècle le grand favori de la France lettrée, également applaudi à la cour et à la ville ; proclamé, dès ses débuts, le rival d'Homère et de Virgile, et surnommé le prince des poètes et le poète des princes. Couronné de tous les lauriers, objet de louanges hyperboliques, par un privilège inconnu de notre siècle de prose, il cumula les pensions civiles et les bénéfices ecclésiastiques, et, quand il mourut, — car c'est toujours par là qu'on finit ! — il eut la joie (si c'en est une) de fermer les yeux dans un prieuré à lui, à Saint-Côme, près de Tours — au milieu de ses religieux — également à lui — qui l'entourent de soins, de regrets et d'hommages ! Une belle vie et une belle mort !



ROY

LE LIEUTENANT GALLAND AU SIÈGE DE PUEBLA (AVRIL 1863)

Le lieutenant Galland fut brave parmi les braves dans cette vaillante armée du Mexique, qui reçut les derniers sourires de la Fortune, alors que l'inconstante n'avait pas encore abandonné nos drapeaux.

Je comprends donc bien que ceux qui, comme M. Roy, aiment à illustrer nos faits d'armes par le pinceau et le crayon, feuillettent sans cesse les annales brillantes de cette campagne dont les premières gloires devaient bientôt s'assombrir dans le deuil de la plus lamentable catastrophe.

Le sang-froid et l'héroïque intrépidité du lieutenant Galland, admirés par toute une armée au siége de Puebla, méritaient les honneurs que M. Roy lui a rendus en lui consacrant un tableau peint avec un entrain et une verve qui en feront certainement une des toiles militaires les plus remarquées au Salon de 1889.





RÉALIER-DUMAS

COLONNE EN ROUTE

Souvenez-vous, disait un général à ses troupes, au moment d'entrer en campagne, que vous gagnerez autant de batailles avec vos jambes qu'avec vos bras, et qu'il faut avoir autant de soin de vos souliers que de vos chassepots ! (On ne connaissait pas encore le fusil Lebel.)

Sous cette forme naïve, presque triviale, le général, qui n'était certes pas Ramollot, disait une grande vérité. Les marches et contre-marches jouent un rôle décisif dans le résultat final d'une guerre, et la troupe qui supporte le mieux l'épreuve des longues étapes a sur l'ennemi un incontestable avantage.

M. Réalier-Dumas a donc été bien inspiré, quand il a choisi pour sujet de son tableau *Une Colonne en marche.*

Sans parler des qualités pittoresques qu'un artiste habile rencontre partout, et sait partout mettre en lumière, il y a dans cette épreuve avant la lettre un développement de qualités physiques et morales que l'observateur doit noter comme un symptôme, et qui nous rassure pour la prochaine bataille, si la colonne de M. Dumas y prend part.



STORY

CHARLOTTE CORDAY

CELLE que l'on a si bien nommée l'Ange de l'assassinat, et dont l'acte terrible nous laisse hésitant entre l'admiration et l'horreur, *Charlotte Corday*, qui, après tout, donna sa vie pour une idée, et mourut pour avoir tué un monstre, est depuis bientôt cent ans, et elle sera peut-être pendant longtemps encore, l'inspiratrice de bien des sculpteurs et de bien des peintres. Sa beauté plastique, l'ampleur de ses formes, dont la puissance n'altère point la suprême élégance, cette beauté d'expression digne des héroïnes du grand Corneille, dont elle avait le sang dans les veines, tout cela vous saisit, vous impressionne et vous transporte dans un monde qui est plutôt celui du rêve que celui de la réalité.

Dans le tableau de M. Story, le contraste de la belle créature avec l'ignoble drôle qui lie ses mains pour l'échafaud lui donne un caractère fatal et tragique qui frappe les yeux les plus indifférents.





BOUCHARD

SOLIMAN II ET ROXELANE

Beaucoup de gens, au seul énoncé du titre que M. Bouchard donne à son tableau, *Soliman II et Roxelane*, voudront tout d'abord savoir si l'artiste s'est conformé à la tradition en modelant le nez de la favorite, que l'histoire nous représente comme légèrement relevé du bout, ce qui passe généralement pour un indice de finesse et de malice.

Celle qui devint la femme du plus magnifique des successeurs de Mahomet II, après avoir été son esclave, a été mêlée plus d'une fois à ces tragédies du harem, dont le cinquième acte nécessite presque toujours l'intervention d'un lacet, d'un poignard ou d'une tasse de mauvais café.

Mais l'heure de cette séduisante créature n'a pas encore sonné à l'horloge de la destinée, et bien qu'on puisse lire une certaine émotion sur son visage pâle, le geste de Soliman est bien fait pour la rassurer. — On n'a rien à craindre... pour le moment, quand on est au sérail, et que l'on a le Sultan pour complice — car ils ont bien l'air de conspirer tous deux.



CHARLES JACQUE

INTÉRIEUR DE BERGERIE

Charles Jacque est le roi des animaux... après le lion. Le lion est roi par droit de naissance, et Jacque par droit de conquête. Dans le siècle où nous sommes, je crois que cela vaut mieux. On ne croit plus à la naissance !

Ce sont les animaux domestiques qui sont le principal objectif des pinceaux singulièrement habiles de l'aimable artiste.

Nous connaissons de lui des coins de basses-cours qu'il faut ranger parmi les chefs-d'œuvre de l'art contemporain, et qui ne redoutent point la comparaison avec les plus merveilleuses toiles des maîtres de la Hollande ou des Flandres. Mais c'est peut-être la brebis qui est l'objet des secrètes complaisances de notre peintre. Il la connaît mieux que personne ; là où nous ne voyons que des formes, il trouve, lui, des expressions de physionomie, qui s'animent sous ses pinceaux, et donnent à ces têtes bonasses et bêlantes l'expression avec la vie. La toile que nous reproduisons ici maintiendra M. Jacque au rang qu'il occupe parmi nos peintres d'animaux — et c'est le premier.



ORANGE

UN CORPS DE GARDE

EN TEMPS DE PAIX

Si l'on ne devait jamais avoir la guerre, disait un jour M. Joseph Prudhomme, je serais d'avis de supprimer les armées permanentes.

Il faut avouer que, pour une fois, ce colossal imbécile avait raison. Si la guerre donne au soldat une existence héroïque ennoblie par le sacrifice, et poétisée par le danger, la paix dans la demi-oisiveté de la caserne, et dans les langueurs de la garnison, avait jadis quelque chose d'énervant, qui, peu à peu, et par une graduation lente, conduisait le soldat jusqu'à l'abrutissement. En foi de quoi on avait créé le proverbe :

Vieux soldat, vieille bête.

Mais les choses ont bien changé depuis le temps où florissait le livre de Brard et de Saint-Omer. Aujourd'hui que la nation est en armes, et que chaque soldat se dit que le jour est proche peut-être où la patrie va l'envoyer à la frontière pour vaincre ou mourir, on ne joue plus guère aux quilles dans les corps de garde, et le tableau de M. Orange n'a plus que la valeur documentaire d'un monument du passé. Il est bon toutefois de le consulter en passant. Il croque les grognards à la Charlet.

J. STORY

CHARLOTTE CORDAY


Julian Story

P.-L. BOUCHARD

SOLIMAN II & ROXELANE



CH. JACQUE

INTÉRIEUR DE BERGERIE

XXXIX



M.-H. ORANGE

UN CORPS DE GARDE EN TEMPS DE PAIX

XL





M[lle] CONSUELO FOULD

CATÉCHISME POISSARD



E. RICHTER

LA FIN D'UN RÊVE


Roll, 88

A.-P. ROLL

EN ÉTÉ

XLIII



Mlle L. ATTINGER

MON ATELIER



Mlle C. FOULD

LE CATÉCHISME POISSARD

En croirais-je mes yeux, et vraiment est-ce vous, ô Consuelo, fille de bonne mère, qui, de vos lèvres virginales, et faites pour de plus douces paroles, allez nous enseigner le *Catéchisme Poissard?* J'en serais sûr que je ne le croirais pas, parce que je vous connais mieux que vous ne vous connaissez vous-même !

Il me suffit, du reste, de regarder vos personnages pour voir que vous avez voulu me tromper... Je vous préviens, mademoiselle, que vous n'y réussirez pas ! Vos poissards ont pu se déguiser pour une heure, mais ils vont redevenir *très comme il faut*, en sortant du bal masqué où ils ne sont allés que pour rire un peu. Quand un aussi joli garçon tient une aussi jolie fille à son bras, il a mieux à faire que chanter pouille aux passants, et je sais bien qu'à sa place je parlerais plus bas et que je ne demanderais pas au catéchisme poissard ce que j'aurais à lui dire.

Ce qui n'empêche pas, Mademoiselle, que vous n'ayez fait un tableau fort galant, attestant chez vous un progrès réel.



RICHTER

LA FIN D'UN RÊVE

M. Richter, sur le boulevard extérieur, dont son grand atelier est une des plus aimables curiosités, doit avoir éprouvé plus d'une fois la nostalgie de l'Orient. L'Orient qu'il a visité comme moi, et qu'il connaît bien, lui a laissé, j'en suis sûr, d'ineffaçables souvenirs, aussi ne se sent-il jamais plus à l'aise que lorsqu'il y retourne par la pensée, et que, rappelant à lui les visions évanouies, il traite encore à sa façon, qui est la bonne, quelqu'un de ces sujets orientaux qui hantent sa mémoire. L'intérieur des mosquées, les magnificences du palais des Sultans, ou les délicates recherches des grands harems ont pour lui une toute-puissante attraction, et il en sait rendre avec autant de puissance que de fidélité la richesse et l'élégance.

Mais ce pays de la séduction est aussi celui des dangers mortels, et la belle créature étendue sans vie sur les tapis de son oda, nous dit assez qu'il ne faut pas faire de rêves dans le temple du despotisme. On ne se réveillerait pas !



ROLL

EN ÉTE

Qui peut le plus peut le moins !

Cette vérité incontestable a pris place depuis longtemps dans ces recueils de proverbes que l'on appelle, un peu ambitieusement peut-être, la sagesse des nations.

Personne ne serait plus capable que M. Roll de nous en fournir la preuve.

M. Roll aime à faire grand ; il se joue dans les vastes compositions, et ne se sent jamais plus à l'aise que lorsqu'il fait évoluer les foules sur des toiles gigantesques. Ce qui n'empêche pas qu'il ne puisse aussi, quand il le veut, enlever une toile de genre avec l'élégance, le charme et le brio d'un Heilbuth ou d'un Gervex.

Regardez plutôt le joli tableau qu'il appelle *En été*, et dans lequel ces séduisantes créatures en robes légères nous font voir que le peintre des robustes faubouriens peut être aussi l'interprète inspiré des Parisiennes les plus copurchic.





Mlle ATTINGER

MON ATELIER

Si, comme je n'en doute pas, Mlle Attinger est un peintre fidèle et nous montrant les choses comme elle les voit, elle ne doit pas s'ennuyer chez elle à l'heure de son cours. Quand elle veut faire un très piquant tableau de genre, elle n'a pas besoin d'en aller chercher le sujet chez les autres. Il lui suffit de rester chez elle, de fermer sa porte et d'ouvrir les yeux. Sans même s'en douter, et surtout sans poser, ses élèves deviennent ses modèles, elle n'a qu'à les peindre comme elles sont, dans les attitudes à la fois si naturelles et si diverses du travail et de la réflexion, et le tableau est fait ! Et je l'aime ce tableau, que rendent si intéressant et si attrayant ces physionomies pleines d'intelligence et de volonté, les unes éveillées et primesautières, les autres plongées déjà dans la rêverie précoce ; toutes captivantes par la sincérité de l'expression.





RENAULT

INQUIÉTUDE MATERNELLE

Je ne ferai qu'un reproche au tableau de M. Renault, et ce reproche, j'ai bien rarement, et je m'en plains, l'occasion de le formuler. — Son héroïne est trop jolie, et pas assez rustique.

J'ai parcouru pas mal de fermes en ces dernières années, et ni la Bretagne ni la Normandie n'ont de secrets pour moi; j'ai visité la Limagne et le Berri, la Picardie et l'Artois, la Touraine et la Beauce, et nulle part, je l'avoue, je n'ai rencontré de bergère aussi adorable que celle qui garde les blancs moutons de M. Renault. Elle éveille le souvenir d'une Estelle dont on voudrait être le Némorin.

Ceci ne va pas m'induire en tentation de chercher à l'artiste une querelle d'Allemand. Je ne suis pas de ceux qui trouvent que la mariée est trop belle; j'admire plutôt le geste doux et câlin avec lequel l'aimable créature calme l'*Inquiétude maternelle* de la brebis, dont elle tient l'agnelet dans un pan de sa jupe relevée, et, quand viendra l'heure des métamorphoses, je solliciterai humblement une place dans son troupeau, et me soumettrai volontiers à sa houlette.



ALLONGÉ

POINT DE VUE DE MARLOTTE

LISIÈRE DE LA FORÊT DE FONTAINEBLEAU

A force de louer M. Allongé, j'aurai bientôt épuisé toutes les formules d'éloges que la rhétorique met à mon service.

M. Allongé est un maître dans le genre qu'il a choisi, et ceux qui s'essayent à marcher sur ses traces, me font l'effet de prendre des sabots pour rattraper un coureur qui chausse des bottes de sept lieues. Le vaillant artiste est depuis longtemps le roi absolu et incontesté du fusain. Un morceau de bois passé au charbon lui permet de lutter avec les plus savants pinceaux, et d'arriver à une intensité d'effet qui n'a rien à envier à ceux qui disposent de tous les prestiges de la couleur.

Regardez plutôt le *Point de vue de Marlotte*, et dites-moi qui saura mieux vous rendre le sentiment de l'infini, le calme grandiose des forêts, et l'intensité de la vie qui palpite dans toute la nature !





ALBERT WALLET

L'YVETTE
DANS LA VALLÉE DES VAUX DE CERNAY

Yvette ! quel nom charmant, et comme on aimerait à le donner à quelque belle fille dans la prime-fleur de ses quinze ans ! On le ferait rimer avec Arlette ou Odette dans quelque fabliau Moyen-Age, ou dans quelque rondeau de la Renaissance, et rien qu'au son de ces trois syllabes fluides et légères, il évoquerait dans les esprits je ne sais quelle image de grâce naïve et charmeresse.

Mais il faut se contenter de ce que l'on a, quand on n'a pas ce que l'on voudrait !

L'Yvette dont il s'agit ici est une simple rivière, qui arrose, non sans quelque avarice, ces *Vaux de Cernay* qui sont bien un des plus adorables paysages des environs de Paris. M. Wallet a trouvé dans leur solitude profonde le motif d'un paysage exquis, rendu avec une telle vérité que l'on se promène dans son cadre, comme l'on ferait dans la campagne du bon Dieu.



VEYRASSAT

AOUT DANS LA BRIE

Le public, bon enfant, mais routinier en diable, aime assez à parquer les artistes chacun dans un genre, et à les prier de n'en pas sortir. Il est sûr de les retrouver là, et il lui semble bien que la chose est plus commode ainsi.

Vous nommez Lambert.

— Des chats ! vous répond-il.

Hector le Roux ?

— Des vestales.

Lobrichon ?

— Des enfants.

Jacque ?

— Des moutons.

Monginot ?

— Des singes.

Veyrassat ?

— Des chevaux !

La chose est quelquefois vraie. Elle l'est absolument pour Veyrassat.

On ne comprend pas plus Veyrassat sans chevaux que le printemps sans hirondelles. Mais n'est-il pas superbe cet attelage à quatre qui occupe le centre de la composition, dans la toile magistrale que reproduit notre *Paris-Salon ?* Sont-ils assez bien campés ! fiers et solides, et sur leurs aplombs! Si vous en avez besoin, achetez-les de confiance. Je vous les garantis, foi de vétérinaire.

RENAULT

INQUIÉTUDE MATERNELLE



A. ALLONGÉ

POINT DE VUE DE MARLOTTE

(LISIÈRE DE LA FORÊT DE FONTAINEBLEAU)



ALBERT WALLET

L'YVETTE DANS LA VALLÉE DES VAUX-DE-CERNAY
(SEINE-ET-OISE)

XLVII



J. VEYRASSAT

AOUT DANS LA BRIE

XLVIII





J.-A. VOIRIN

CUIRASSIERS A L'ÉTAPE

XLIX



LOUIS JIMENÈS

PREMIERS MOTS D'AMOUR

L



GABRIEL FERRIER

BELLUM MATRIBUS DETESTATUM



J. DENNEULIN

UNE PARTIE DE PLAISIR



VOIRIN

LES CUIRASSIERS A L'ÉTAPE

Au point de vue de la grande tournure, de l'allure fière, et de la force imposante, le cuirassier est vraiment ce que l'armée française peut offrir de mieux à ses amis et à ses ennemis ; à ceux qui l'admirent et à ceux qui la craignent. C'est le cuirassier qui nous donne la note guerrière par excellence.

Si le Dieu Mars, revenu parmi nous, voulait faire son volontariat, après avoir subi son examen de capacité et obtenu ses lettres de naturalisation, il demanderait à M. de Freycinet la permission d'entrer dans un régiment de cuirassiers. Ce rempart de fer sur une vaste poitrine ; ce casque de métal à l'ondoyante crinière protégeant une tête martiale, exercent sur la foule un prestige que vous demanderiez vainement à d'autres armes.

C'est ce que M. Voirin nous fait merveilleusement comprendre dans son tableau d'un ragoût si pittoresque ; *Les Cuirassiers à l'étape.*



JIMENÈS

PREMIERS MOTS D'AMOUR

Pour être gardeuse d'oies on n'en a pas moins un cœur! Mlle d'Aubigné, celle qui fut depuis Mme de Maintenon, avait commencé par garder des dindons, et elle n'en fut pas moins experte aux choses de la tendresse, si j'en crois Scarron, le marquis de Villarceaux, et plusieurs autres seigneurs de marque, sans oublier Louis XIV, qui ne craignait pas de faire asseoir sur son trône, quand ils étaient seuls et en tête-à-tête, celle qui s'était si longtemps assise sur le gazon.

Je ne vais donc pas chercher querelle à M. Jimenès, si c'est à une simple et modeste paysanne qu'il murmure ses premiers mots d'amour. On n'a pas besoin de s'habiller chez Worth ou chez Jouvency pour avoir un cœur, et peu importe si ce petit cœur bat sous la bure ou sous le velours. Qu'il batte seulement ; il n'y a que cela qui compte !

C'est mon avis et celui des oies qui, dans le joli tableau de Jimenès, regardent de loin le couple amoureux.



GABRIEL FERRIER

BELLUM MATRIBUS DETESTATUM

Pour civil qu'il soit, je ne pense pas que le Ministre de la guerre fasse tirer le Paris-Salon à cent mille exemplaires pour faire placarder dans toutes les casernes la photographie du tableau de Gabriel Ferrier.

Dans un moment où tout le monde est soldat, et où la vieille Europe tressaille sous un continuel appel aux armes, on peut lui reprocher de n'avoir pas absolument la note opportuniste. Mais je voudrais voir sa belle et très émouvante composition dans le cabinet de ces politiques avides de conquêtes, qui rêvent peut-être à de nouveaux égorgements.

M. Ferrier est un classique, et, dans ma bouche, ce mot-là est un éloge et non pas une critique. Brillant élève de Rome, il a rapporté de son commerce avec les maîtres des traditions auxquelles il reste fidèle, et qui sont l'honneur de sa vie. Peu de tableaux, au Salon de 1889, auront plus grand air et plus fière tournure que cet anathème à la guerre détestable... *Bellum matribus detestatum !*



DENNEULIN

UNE PARTIE DE PLAISIR

Je ne sais quel humoriste a prétendu que ce qu'il y a de plus joli dans le voyage, c'est le retour, et que les gens d'esprit ne quittent leur maison que [pour avoir la joie d'y revenir. Mais ceci est, en effet, l'avis de bien des gens.

Cette opinion est partagée, je crois, par le groupe d'amis imprudents que M. Denneulin envoie traîtreusement à la chasse des sauvagines dans une barque qui danse sur les flots comme une légère coquille de noix...

Comme on voit bien que les malheureux voudraient se trouver sur le bon plancher des vaches !...

Je n'entends pas ce que murmure celui qui regarde le ciel d'un air de reproche, mais il doit emprunter à Molière, avec une variante, sa fameuse phrase tant répétée :

« Qu'allait-il faire dans cette galère ? »





DESMAREST

MELPOMÈNE

M. Desmarest, qui doit jouir de l'estime de l'Institut, nous donne une de ces figures de style, comme on en rencontrait encore un certain nombre à toutes les expositions, il y a trente ou quarante ans, mais que le réalisme, envahissant dans les Arts comme dans les Lettres, finira par chasser complètement de nos Salons. Je n'en suis que mieux disposé à faire un excellent accueil à M. Desmarest, comme à un revenant d'un temps qui n'est plus, mais que je suis heureux de retrouver dans son tableau. Elle est noble et inspirée, cette belle et grande figure, au front pâle, aux cheveux noirs, à l'œil sombre et rigide, à la bouche finement et fermement arquée, et dont la lèvre vibrante doit lancer, comme une flèche, l'alexandrin tragique. Symbolisant le drame antique, elle porte à la main le masque (*persona*) accessoire obligé de l'action scénique, qui malheureusement va cacher ses traits délicats dont la finesse se perdrait pour les spectateurs, dans un éloigne ment trop grand. Tout cela est soigneusement étudié, et d'un réel intérêt.



JEAN BÉRAUD

LE JOURNAL DES DEBATS

Le *Journal des Débats*, un de nos doyens, et le plus ancien peut-être des journaux parisiens, après la vénérable dame connue dans le noble faubourg et dans tous les châteaux sous le nom de *Gazette de France*, le *Journal des Débats*, disons-nous, a voulu, lui aussi, célébrer son centenaire, en s'offrant, dans un vaste tableau, la portraiture de tous ses rédacteurs passés et présents. C'est une bonne idée, mais qui n'est malheureusement pas à la portée de tout le monde. Car l'indispensable condition pour donner une fête comme celle-là, c'est d'avoir cent ans d'existence.

La direction de l'illustre feuille s'est adressée tout d'abord à M. Jean Béraud, et elle n'aurait pu faire un meilleur choix.

Jean Béraud est en effet un des hommes de ce temps-ci qui s'entendent le mieux à grouper les masses, et, même dans une foule, à préciser, à individualiser, et à rendre toutes les personnalités reconnaissables.

Chacun des rédacteurs des *Débats* retrouvera là ses lettres de noblesse. Les tableaux de Jean Béraud valent des parchemins.



LECOMTE DE NOUY

LE SAMEDI DANS LE QUARTIER JUIF
(MAROC)

La grande famille juive, que sa vertu prolifique répand depuis deux mille ans à travers le vieux monde — elle n'a pas encore beaucoup de goût pour le nouveau — s'est senti au cœur une sorte d'affection pour l'Afrique septentrionale, où elle ne jouit pas de la considération à laquelle peut-être elle aspire, mais où ses petites affaires ont prospéré autant et plus peut-être que partout ailleurs. Ce serait un curieux dénombrement à faire que celui des maisons juives échelonnées sur la côte barbaresque, depuis Alexandrie jusqu'à Tanger.

Le climat convient sans doute à la race, car elle y est devenue fort belle, et M. Lecomte de Nouy a su grouper dans son cadre pittoresque quelques échantillons bien venus de ce type sémite, qui dégénère parfois sous la pression des années malfaisantes, mais qui, dans les radieuses matinées de la jeunesse heureuse, a la fraîcheur et l'éclat des roses et des lis qui s'épanouissaient jadis dans les jardins de Salomon.



JEAN-PAUL LAURENS

LES HOMMES DU SAINT-OFFICE

Jean-Paul Laurens, entre autres mérites incontestables, a celui de rester fidèle à ses traditions, qu'il élève à la hauteur d'un principe. Artiste de race, plein de conscience et de vaillance, mais d'une imagination sombre et tourmentée, visionnaire et mystique, comme un frère du Dante, il a reçu l'impression vive et profonde des grandeurs terribles du catholicisme intransigeant, aux siècles de foi absolue que l'histoire appelle le Moyen-Age. Témoin rétrospectif, mais ému, des suprêmes efforts que la *Sainte Église*, catholique, apostolique et romaine, n'a cessé de faire pour conserver intact le trésor de sa foi inébranlée, il a consacré un talent viril à la glorification des gardiens ou des vengeurs du dogme, et la grandeur de son but a donné à ses œuvres mêmes je ne sais quoi d'imposant et d'hiératique que nous ne retrouverons au même degré chez aucun des peintres contemporains.

C'est vraiment une très grande et très belle page que reproduit le Paris-Salon sous ce titre : *les Hommes du Saint-Office*. Malheur à qui paraît devant eux, car leur cœur de bronze ne connaît ni la Pitié ni la Clémence, ces deux filles de Dieu !

L. DESMAREST

MELPOMÈNE


L. DESMAREST.

JEAN BÉRAUD

LE JOURNAL DES DEBATS



LECOMTE DE NOUY

LE SAMEDI DANS LE QUARTIER JUIF

(MAROC)



J.-P. LAURENS

LES HOMMES DU SAINT-OFFICE


Jean Paul Laurens



E. MINET

LE PASSAGE DE LA MARIÉE

LVII



ZWILLER

UN COIN DU RÉFECTOIRE

DE LA MAISON DOLFUS A MULHOUSE

LVIII



IDA WANGH

AGAR ET ISMAEL

LIX



J.-F. GUELDRY

L'ÉCLUSÉE



MINET

LE PASSAGE DE LA MARIÉE

M. Minet a le nom doux et caressant que l'on doit souhaiter au peintre d'un tableau de genre aussi intime que celui-ci. C'est le cas, ou jamais, de faire patte de velours.

L'artiste a, du reste, traité avec beaucoup de goût et de gentillesse ce sujet sentimental et rustique, le *Passage de la mariée*, qui peut donner lieu à plusieurs interprétations.

Nous sommes à la campagne ; l'église est loin, par delà les grands bois, de l'autre côté de la rivière ; et maintenant que le couple est béni, et qu'il peut s'adorer, avec la permission du bon Dieu, et sans que le diable sans mêle, il faut faire une seconde fois la traversée pour gagner le toit conjugal, où le bonheur et l'amour attendent le jeune ménage. C'est ce que M. Minet appelle le *Passage de la Mariée*.

Elle est tout à fait gentille et modeste, aimable et gracieuse en ses blancs atours, cette chère mariée, et rien qu'à voir la famille honnête qui l'entoure, on sent que ces deux heureux vont faire souche de braves gens !



ZWILLER

UN COIN DU RÉFECTOIRE
DE LA LA MAISON DOLLFUS (MULHOUSE)

L'ART est dans tout, et il élève, agrandit et ennoblit tout.

Quoi de plus vulgaire, au premier abord, et de moins intéressant qu'un coin de réfectoire, où dînent, entre deux corvées, et non loin des machines infatigables qui les attendent et les appellent, les ouvriers d'une manufacture?

Et, cependant, ce thème absolument simple et sans prétention a fourni à M. ZWILLER le sujet d'un tableau très amusant, très pittoresque, et que l'on ne verra pas sans plaisir.

Et cette impression vraiment bonne, je ne la dois pas seulement au mérite artistique de l'œuvre, à l'habile distribution de la lumière, à l'ingénieux arrangement des groupes, et aux qualités pittoresques de tout cet aimable ensemble.

Oui certes, il y a cela, mais il y a autre chose encore!... Il y a cet air de contentement, de franchise et d'honnêteté, que je remarque sur tous ces visages... C'est la beauté morale du tableau de ZWILLER, qui nous fait aimer les bons serviteurs d'un bon maître ! — Ah ! c'est que les Dollfus de Mulhouse ! tous les paniers, voyez-vous, n'ont pas un pareil dessus.



Mlle IDA WAUGH

AGAR ET ISMAEL

Les Dollfus qui font une si belle figure dans leur bonne ville de Mulhouse, dont l'éloge est dans toutes les bouches, et que respectent les Allemands eux-mêmes, descendent en droite ligne, et par une filiation incontestée, du célèbre patriarche Abraham. Mais je m'empresse de reconnaître que les petits-fils valent beaucoup mieux que leur grand-père.

Le vieux patriarche à qui l'Éternel, dans un jour de munificence, promit des descendants plus nombreux que les grains de sable de la mer, ou que les étoiles du ciel, manquait de chevalerie à l'égard du beau sexe. Il est vrai que, de son temps, la chevalerie n'était pas encore inventée.

Cette pauvre Agar, jeune et belle, que la vieille Sarah lui avait donnée elle-même, pour qu'il en eût des fils, on sait avec quelle cruauté il la sacrifia aux jalousies rétrospectives de cette personne acariâtre qu'un siècle accompli ne préserva pas de la position intéressante... Elle est pourtant bien jolie — dans le tableau de Mlle Ida — cette malheureuse et touchante créature, et j'en sais qui, sans être patriarches, auraient mieux aimé la conduire au désert, que de la laisser partir seule !



GUELDRY

L'ÉCLUSÉE

Je ne connais rien de plus pittoresque, de plus intéressant ni de plus ingénieux que ce relèvement des niveaux d'eau au moyen des écluses, qui permet aux vaisseaux de naviguer à travers les forêts et d'escalader les montagnes, comme si tout à coup leurs voiles devenaient des ailes. J'ai franchi par ce moyen de locomotion perfectionné, en Ecosse, l'Escalier de Neptune, et, en Suède, les escarpements du Troll-Hœtta, à l'aide du Gotha-Canal. C'est vraiment beau, et d'une grandeur imposante et superbe.

Vous êtes au fond d'un puits. Tout à coup, l'eau qui vient on ne sait d'où, emplit ce puits, prend le navire par dessous et le monte à la hauteur voulue, pour lui faire redescendre, par les mêmes moyens, l'autre versant de la montagne. Vous n'avez qu'à vous croiser les bras. L'eau travaille pour vous.

Seulement c'est un peu long, et l'on va plus vite par le rapide ou l'éclair. — Ajoutez que l'on n'a pas toujours, pour consoler l'ennui de l'attente, une compagnie aussi aimable que les jolies canotières de M. Gueldry — amiral de la flotte rose.



DARASSE

PINCÉES! DANS UN ATELIER DE MODES
A NAPLES

Le très original et très pittoresque tableau de M. Darasse nous prouve que le climat ne fait rien à la chose, et que les femmes sont bien toutes les mêmes, au pied du Vésuve comme sur les bords de la Seine... Oui, toutes les mêmes, c'est-à-dire toujours filles d'Ève, et cousines de Psyché, curieuses et légères, plus friandes du roman que de l'histoire, aimant le pain moins que les pommes, et ne demandant qu'à rire dès qu'elles se croient à l'abri de celles dont le métier ou l'intérêt est de les empêcher de danser en rond.

Nous sommes à Naples, rue de Tolède; mais nous pourrions être tout aussi bien à Paris, rue Vivienne, ou rue de la Paix. Elles s'ennuient un peu de toujours chiffonner des dentelles, de toujours froncer des rubans et d'ajuster toujours des plumes, ces jolies créatures que tourmentent leurs vingt ans. Aussi, faisant trêve à la tâche monotone, elles lisent en cachette le livre défendu, sans se douter que la maîtresse arrive, sournoise et taquine, qui va faire pleuvoir les amendes sur ces gentilles coupables. C'est vif et amusant. Ne demandons pas davantage à des jeunesses en rupture de ban.



BERTEAUX

ASSASSINAT DE L'ÉVÊQUE ANDRIEU

Il y a au Salon de 1889 je ne sais quelle odeur de sang. Jamais on n'avait vu plus d'exécutions, ni plus d'assassinats. On s'y fusille, on s'y poignarde comme sous la Commune ou pendant la Terreur. Il y a des gens qui aiment cela ; moi j'aimerais mieux autre chose. Mais le talent sauve tout et fait excuser tout, et il y a beaucoup de talent dans le tableau de M. Berteaux.

Nous sommes en Brumaire — an IX — on se tue encore tant qu'on peut dans ce beau pays de France.

Tantôt c'est l'assassinat juridique : on égorge au nom de la loi. Tantôt, c'est le guet-apens des scélérats, en pleine route, au coin d'un bois, partout où l'on rencontre ceux que l'on redoute ou que l'on hait.

Tel est *l'Assassinat de l'évêque Andrieu*, que l'on arrache au coche qui l'emportait, et que l'on jette pantelant sur la route, mitré, crossé, en chape et en rochet, pour lui brûler la cervelle comme à un simple otage de 70. Allez ! allez, vils scélérats, et plus vite que cela ! Allez célébrer vos centenaires !



BAYLE

LES FEMMES DU HOURDEL

Le Hourdel n'est pas la première station balnéaire de France. Boulogne possède un plus beau Casino; Cabourg, une plus belle promenade entre la campagne et la la mer; Dieppe, une plus belle plage; Deauville, de plus belles villas, et Trouville, une société cosmopolite plus amusante. Mais, cette très modeste localité des bords de la Somme — canton de Cayeux, 444 habitants, feu fixe de 4e classe — (suis-je renseigné!) — offre aux artistes, et même aux amateurs de quelque talent — ou sans aucune espèce de talent — des modèles très intéressants, genre Feyen-Perrin (il est mort, le pauvre!), dans la personne de ses pêcheuses de coques, de crevettes, de salicoques et de bouquet. On dirait des Cancalaises! M. Bayle va là, quand il ne va pas autre part, et il en a rapporté cette année le très aimable, très naïf, très charmant et très vivant tableau qu'il appelle les *Femmes du Hourdel*.— Elles sont bonnes à voir!



CHIGOT

ÉPISODE DE LA BATAILLE DE FROESCHWILLER

CHARGE DÉSESPÉRÉE DU 2e TURCOS (6 AOUT 1870)

La désastreuse campagne de 1870, avec cette série non interrompue de revers, et cette lamentable suite de défaites, où tout fut perdu fors l'honneur, et qui devait aboutir aux catastrophes sans exemple et sans nom de Metz et de Sedan, eut du moins la suprême consolation de donner au monde et de léguer à l'histoire quelques faits d'armes où l'on pût voir éclater encore cette intrépide valeur française qui, dans des siècles plus heureux, porta si loin l'honneur de notre nom. Inutiles dans la balance du résultat final, ces grandes passes d'armes ont du moins prouvé — en dépit de nos malheurs mêmes — que les fils vaincus étaient encore dignes des pères victorieux.

Telle fut, à la bataille de Frœschwiller (6 août 1870), cette charge désespérée du 2e turcos, dix fois rompus et dix fois reformés sous la mitraille, et dont M. Chigot a si bien rendu les péripéties sanglantes.

G. DARASSE

PINCÉES! DANS UN ATELIER DE MODES

A NAPLES



BERTEAUX

ASSASSINAT DE L'ÉVÊQUE ANDRIEU

(28 BRUMAIRE AN IX)



[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

BAYLE

LES FEMMES DU HOURDEL



A. CHIGOT

ÉPISODE DE LA BATAILLE DE FROESCHWILLER

CHARGE DÉSESPÉRÉE DU 2e TURCOS (6 AOUT 1870)





E. GIRARDET

VIE ORIENTALE





R.-P. PRINCETEAU

ARRIVÉE AU PRESSOIR



VOLLON

SCÈNE DE CARNAVAL

LXVII




Henri Cain

H. CAIN

L'ATELIER EN PLEIN AIR

[illegible]

[illegible]

[illegible]



E. GIRARDET

VIE ORIENTALE

Elle est belle, la femme d'Orient ; belle comme le rêve d'un poète.

Quelles flammes humides dans son grand œil noir mélancolique, brillant et doux comme l'œil des gazelles de son pays. Sa veste, aux larges manches relevées, brochée de fleurs d'argent, s'entr'ouvre au corsage, et laisse voir une chemise de gaze, insaisissable, étincelante, un rayon et un souffle tissés ensemble.

Des anneaux d'or sonnent à ses chevilles nues ; son bras sculpté dans un marbre vivant s'abandonne aux morsures d'un serpent de saphir à tête de rubis ; deux longues tresses noires, entremêlées de sequins, flottent sur ses épaules, et parfument l'air qui les caresse. Il est midi. On ouvre au soleil. La belle créature étire paresseusement ses bras blancs, et bâille. On lui présente le narghiléh de Perse, dont la fumée emporte les heures pesantes. On pose sur une table d'onyx les conserves parfumées, les sorbets à la neige, et les coupes de roses liquides : elle goûte et s'ennuie ! Jamais un livre : elle ne sait pas lire ; jamais une aiguille ; elle ne sait pas travailler !... Le soir arrive, le maître vient, ou ne vient pas. Et demain sera comme aujourd'hui.

La Vie orientale, la voilà ! — plus belle dans le tableau de M. Girardet que dans cette page — mais non plus vraie !



R.-P. PRINCETEAU

ARRIVÉE AU PRESSOIR

J'ai deux grands bœufs dans mon étable,
Deux grands bœufs blancs tachés de roux !

La belle et vaillante chanson de Pierre Dupont me trotte par l'esprit pendant que je regarde le tableau si bien conçu de M. Princeteau : l'*Arrivée au Pressoir.*

Comme ils sont robustes et sains, et comme ils tirent avec courage ! les deux compagnons attelés au lourd chariot qui apporte les grappes à la cuve. Quelle vigueur aussi dans les trois paysans qui conduisent l'attelage, ou qui poussent aux roues ! On dirait vraiment que M. Princeteau a voulu chanter une hymne à la force. Que nous sommes loin des pâles anémies qui désolent nos villes, et que l'on comprend bien que ces laboureurs, qui n'ont jamais quitté les champs paternels, n'ont besoin ni de pepsine ni de fer Bravais, pour digérer la soupe aux choux préparée par les soins de la ménagère attentive !

Horace avait raison :

O dura illia messorum!





VOLLON

SCÈNE DE CARNAVAL

PIERROT, Arlequin, Colombine, trio charmant, inventé pour la joie d'un carnaval sans fin, héros du franc rire, de l'intrigue légère, de l'ironie à fleur de peau, et de la farce qui côtoie les limites permises et les frontières défendues, depuis combien de siècles excitez-vous la verve et mettez-vous en frais l'imagination des poètes, qui voient en vous les immortels acteurs d'un drame éternellement renaissant, et qui ne finit jamais que pour recommencer toujours ?

Il nous suffit de vous voir paraître sur la scène pour qu'aussitôt nous sentions se rouvrir en nous, même aux heures moroses, les sources d'un rire inextinguible comme celui des grands dieux d'Homère.

N'est-ce point assez vous dire, lecteur, quelle fête nous faisons à ce trio d'amis que le pinceau de VOLLON anime et fait mouvoir mieux que le bâton d'un chef d'orchestre endiablé, et *Tout à la joie !* comme dirait Fahrbach.





H. CAIN

L'ATELIER EN PLEIN AIR

Le plein air, depuis quelques années, a fait un grand pas dans l'esprit des artistes, et du public qui ne demande pas mieux que de les suivre.

Il faut bien convenir quele s Impressionnistes, dont nous nous sommes efforcé plus d'une fois de réprimer les excès, sont pour beaucoup dans cette évolution, dont les résultats ont été parfois heureux.

Si l'arrangement voulu de l'atelier donne aux maîtres de la lumière une puissance et une intensité d'effet qu'ils n'obtiendraient jamais sans lui, l'œuvre conçue, méditée, exécutée en plein air, a peut-être une part de vérité plus grande.

On pourra aisément s'en convaincre, en examinant avec l'attention qu'elle mérite la jolie composition de M. H. Cain : l'*Atelier en plein air*, où tous les détails, en prenant une valeur singulière, conservent toujours les relations et les rapports nécessaires qui doivent les unir et les ordonner. — Œuvre d'étude, que les jeunes feront bien de regarder avec soin.



HERRMANN-LÉON

SANGLIER AU FERME

M. Herrmann-Léon ne cultive pas le sport en amateur, et il n'invente pas, les pieds sur les chenets, les tableaux de chasse qui passionnent, à chacun de nos Salons, les adeptes et les dévots de saint Hubert.

On sent que ce qu'il nous montre, il l'a vu lui-même. Il sait comment les chiens d'un vautrait coiffent le solitaire.

Et n'est-il pas terrible ce vieux doyen des glandées, acculé contre sa roche, qui lui coupe toute retraite, le poil hérissé, l'œil sanglant, tordant sa petite vrille qui pointe, la prunelle rouge comme un charbon ardent, et mettant au clair les redoutables défenses dont chaque atteinte est mortelle ?

Eux, cependant, ils ne reculent pas, les bons chiens, bien créancés, orgueil de la Saintonge et du Poitou. Ils lui soufflent audacieusement leur colère au nez ; mais l'heure d'en découdre est venue, et, ce soir, il y aura des manquants lorsque l'on fera l'appel au chenil.

La toile de M. Herrmann-Léon est un des meilleurs tableaux de chasse du Salon.



WALLANDER

DÉVOTION

Tableau de Carême; peinture de semaine sainte! — M. Wallander n'aurait pas écrit comme saint François de Sales le joli petit traité de la « *Dévotion aisée* ». Il a la foi sombre, l'espérance mélancolique et la charité lugubre. Sa piété est plus espagnole qu'italienne et, entre lui et l'autel, j'imagine qu'il voit passer quelquefois des ombres d'inquisiteurs.

Cependant, son tableau me plaît, et il plaît à beaucoup d'autres, à cause de l'intensité et de la sincérité de l'émotion qui s'en dégage. A cette heure tardive du soir où, dans nos vieilles églises de province, mélancoliques et sombres, la prière monte au ciel plus ardente, quand la nuit en descend, c'est le Dieu des affligés, *Consolator afflictorum*, que sont venus invoquer tous ces désolés... Mais avec quelle ferveur ils versent leurs larmes et leurs prières!

Je plaindrais celui qui regarderait ce tableau d'un œil sec.





H. WALKER D'ACOSTA

UNE NOCE AU MUSÉE DE CLUNY

Comme il est vrai, bien observé, d'une note juste et fine essentiellement parisienne, le tableau de M. Walker d'Acosta, *Une Noce au Musée de Cluny!*

La journée du mariage, pour les gens de la classe moyenne, est une ennuyeuse corvée. Comme il faudra se remettre le lendemain — à moins que ce ne soit dimanche — à la tâche accoutumée, on n'a ni le temps, ni l'envie, ni l'argent nécessaires pour s'envoler vers d'autres cieux, il faut bien manger à domicile, — ce ne sera pas long — les rayons de miel de la lune d'amour.

— Qu'allons-nous faire cette après-midi ? demande, en sortant de la messe, l'épousée rougissante.

— Pas ce que je voudrais ! mâchonne le mari.

Alors, suivant la saison, on va au Bois, au Louvre où à Cluny. Très instructif, Cluny, pour les jeunes mariés ! — O Parisiens, mes bons amis, que vous êtes parfois bêtes, mais que M. d'Acosta a peint spirituellement votre bêtise !



H. DE CALLIAS

UNE SOIRÉE DE CLAVECIN

Je suis bien certain qu'aucune des jolies jeunes femmes que M. Horace de Callias a si élégamment groupées autour de son clavecin n'est allée passer l'après-midi de son mariage au Musée de Cluny.

Leurs fringants époux connaissaient trop bien le prix du temps pour ne pas en faire un autre emploi.

Très charmant, très gracieux, et surtout très mondain, et avec la note vraie, ce tableau, dont toutes les têtes doivent être des portraits, et dont toutes les toilettes sortent de chez les bonnes faiseuses. Le groupement est heureux, et ces brunes et ces blondes se font très habilement valoir les unes les autres. Nous sommes dans un intérieur très luxueux, mais en même temps très sobre, et d'une harmonie très soutenue, d'un luxe de vieille maison, et où rien ne sent le clinquant du parvenu. Heureux qui vit au milieu de ces belles choses, et aux pieds de ce décaméron de beautés. Vous savez, mon cher Horace, tous mes compliments!

HERMAN LÉON

SANGLIER AU FERME



WALLANDER

DÉVOTION



H. WALKER D'ACOSTA

UNE NOCE AU MUSÉE DE CLUNY





H. DE CAILLIAS

UNE SOIRÉE DE CLAVECIN





NEYMARTH

PIQUET DE LA GARDE RÉPUBLICAINE

A LONGCHAMPS



A. FERRARIS

A LA MOSQUÉE EL AZ'HAR, AU CAIRE

LXXIV


Louis Deschamps

LOUIS DESCHAMPS

TOUCHE A TOUT



T. DE CHAMP RENAUD

JEUNE MÈRE

LXXVI



NEYMARK

PIQUET DE LA GARDE RÉPUBLICAINE
A LONGCHAMPS

M. Neymark serait digne d'illustrer tous les journaux de sport de France et d'Angleterre. Il possède à un très haut degré l'instinct naturel et la science raisonnée du cheval. Personne ne campe mieux que lui le cavalier sur sa selle, et ne saisit avec plus de justesse le mouvement de sa monture.

Ce savoir consciencieux et sûr de lui éclate dans tous les détails de la composition si pittoresque reproduite par le Paris-Salon.

C'est vraiment un admirable groupe que ce *Piquet de la Garde Républicaine*, qui s'avance au pas, venant au-devant du spectateur, pour aller faire son service d'ordre à Longchamps. On est tranquille pour le reste de la journée quand on a contemplé ces braves gens, élite de notre armée, qui unissent dans une si juste mesure le calme et la force. Sans oublier qu'ils font vraiment bien dans le paysage, avec leurs bottes, leurs ceinturons, leurs culottes blanches et leurs casques étincelants.



FERRARIS

A LA MOSQUÉE EL AZ'HAR, AU CAIRE

L'Orient fait grand. — La grandeur est son caractère ; dans toutes les circonstances de sa vie, comme dans toutes les conditions d'existence à travers lesquelles la fortune le fait passer, l'Oriental, partout et toujours, conserve un sentiment de sa dignité que révèlent les moindres détails de sa personne, la lenteur de ses mouvements, la gravité de ses gestes, la majesté naturelle empreinte sur son visage, et la façon quelque peu théâtrale, mais jamais vulgaire, dont il porte ses vêtements, qui sont toujours des costumes.

Cette réflexion viendra naturellement à l'esprit de tous ceux qui regarderont avec quelque attention l'intéressant tableau de M. Ferraris. La pauvreté n'a pas humilié ces mendiants qui attendent votre aumône : ils comprennent que la misère est l'épreuve d'un jour, et qu'aux yeux d'Allah ils sont aussi grands que les pachas dans leurs palais, et les sultans sur leurs trônes. Ce n'est peut-être pas toujours vrai ; mais cela console quelquefois.



LOUIS DESCHAMPS

TOUCHE-A-TOUT

Il fait bien de toucher à tout, car il est le maître de tout, et le vrai roi de la maison, ce bébé joufflu, insouciant et bien nourri, dont le sourire vague et le regard calme indiquent si bien que personne ne lui a jamais dit non. — Il n'est pas gâté seulement par Monsieur, Madame et Nounou — il n'est pas jusqu'aux animaux qui ne se mettent à quatre pattes pour faire ses volontés. Il tire les oreilles du gros chien, qui se laisse faire en remuant sa bonne tête intelligente et douce, et Minet lui-même, Minet, si égoïste et si personnel, Minet qui ne voit que lui au monde, et dont l'unique but est sa propre satisfaction, Minet se résigne à toutes les fantaisies du jeune monsieur, et lui laisse prendre sa belle queue noire et fourrée, dont ce tyran fait un hochet.

Si jamais la vie lui est dure, à celui-là, il pourra bien regretter son enfance — car il aura mangé son pain blanc avant d'avoir des dents.





THÉRÈSE DE CHAMP-RENAUD

JEUNE MÈRE

La maternité est sainte. Partout où vous me montrerez une mère avec son enfant, qu'elle le soigne ou qu'elle le caresse, qu'elle lui livre son sein fécond, ou, tout simplement, qu'elle le regarde dormir, c'est assez, je suis content, et il va se dégager de votre œuvre une impression de paix, de calme et de sérénité, qui gagne mon âme et la remplit.

Mme de Champ-Renaud ne nous mène pas chez les princesses, et sa *Jeune mère* n'habite pas un palais — une chaumière à peine — on dirait presque une hutte de Troglodytes, un trou creusé dans un rocher. Pas de luxe dans sa toilette : ses pieds nus reposent sur la terre nue...

Mais il y a pour des millions... de tendresse dans le regard qu'elle attache sur le vigoureux bambino — son petit Dieu à elle ! — qui se débat sur sa couchette rustique. C'est assez pour elle et pour moi, et nous ne demandons plus rien à personne, et Mme de Champ-Renaud ne demande pas davantage, car elle a fait son œuvre.



DEBAT-PONSAN

ARIO CHAMPÊTRE

Qu'il soit champêtre ou citadin, l'air qu'un jeune garçon chante à une jeune fille ne diffère que par ses variations.

Le motif est toujours le même, et l'on devine les paroles sans les entendre. Et vraiment il serait bien inutile de changer cette musique, puisqu'elle plaît à tant de monde. L'artiste de M. Debat-Ponsan doit être un exécutant de premier ordre, car son auditoire — qui ne se compose, du reste, que d'une seule personne — paraît tout simplement ravi. Assise sur un quartier de roche, et ses deux pieds reposant dans l'herbe fleurie, la fillette est gentille en ses grâces naïves, et je plaindrais le ténor qui manquerait de voix auprès d'elle.

Tout à l'entour, joli paysage aux vastes horizons, avec de grands saules, derrière lesquels Galatée pourra fuir après avoir jeté sa pomme...

... et fugit ad salices !

M. Debat-Ponsan aime et connaît la vie des champs, et lui donne je ne sais quel charme fait de tendresse.



VAN HOWE

LA SORCIÈRE

M. Van Hove me présente une sorte de triptyque à la manière des vieux peintres, et il en réunit les trois parties sous une appellation collective :

« *La Sorcière* »

Où est-elle, la Sorcière ? Est-ce dans le tableau de gauche où je vois une vieille, courbée, ridée, qui se penche vers la terre, comme pour cueillir l'herbe magique dont elle va composer ses enchantements ?

Est-ce dans le panneau central, qui me montre une belle créature peu vêtue, laissant tomber dans un foyer ardent des feuilles qui brûlent en crépitant ?

Est-ce enfin dans la composition de droite, où j'aperçois une adorable jouvencelle dont le bras s'enlace amoureusement au cou d'un chevalier qui trouve l'aubaine agréable ? — Tout cela me semble quelque peu énigmatique, et m'est avis qu'il faut beaucoup chercher pour trouver.

Je crois, cependant qu'après avoir bien étudié les compositions de M. Van Hove, nombre de gens auront moins peur des sorcières, et ne craindront plus le Sabat.



G. WEISS

DISTRACTION AU CHATEAU

Nous sommes dans un noble manoir de la Renaissance. Une vaste cheminée en marbre blanc, d'aspect monumental, avec frise sculptée, que soutiennent deux mascarons antiques, occupe le fond du grand hall. Un groupe de deux hommes et de trois femmes coupe cette cheminée par le travers. Châtelains et châtelaines portent l'élégant et riche costume du temps des Valois. La physionomie des femmes est surtout particulièrement charmante, grâce aimable et bonté sympathique. Les hommes sont des cavaliers de haute mine et de fière tournure. Mais il paraît que tout cela ne fait pas le bonheur; car on s'ennuie au château, et l'on a été fort heureux et fort aise de pouvoir arrêter au passage deux musiciens ambulants, un vieillard qui taquine les cordes de sa mandoline, et une jeune fille qui chante des virelais amoureux et des villanelles tendres.

La composition est très bien entendue, pleine de style et de distinction. Voilà comment il faut traiter la peinture de genre.



MARGUERITA PELLINI

LES TROIS AGES

Nous allons clore ce volume, après avoir remercié le lecteur ami, qui a bien voulu nous suivre jusqu'au bout, en lui offrant l'aimable mais un peu mélancolique composition de Mme Marguerita Pellini, *les Trois Ages de la vie.*

Une femme ne pouvait symboliser les âges que par des femmes. La jeunesse cueille les fleurs printanières ; l'âge mûr noue les gerbes de l'été, et la triste vieillesse ploie l'échine sous le fagot qui va réchauffer les glaces de son hiver.

S'il est vrai, comme on le dit dans les traités où nous avons épelé la grammaire de l'Art, qu'il faut que le symbole soit clair et l'allégorie transparente, nous n'aurons que des éloges à donner à Mme Pellini, dont le pinceau dit si bien tout ce qu'il veut dire. Nous lui demanderons seulement la permission de nous arrêter en chemin, et sans aller jusqu'à son hiver, au moment où l'on éteint les poêles, de faire une halte avec la jeune moissonneuse dans les blés mûrs de son été.

DEBAT-PONSAN

ARIO CHAMPÊTRE

LXXVII



VAN HOWE

LA SORCIÈRE

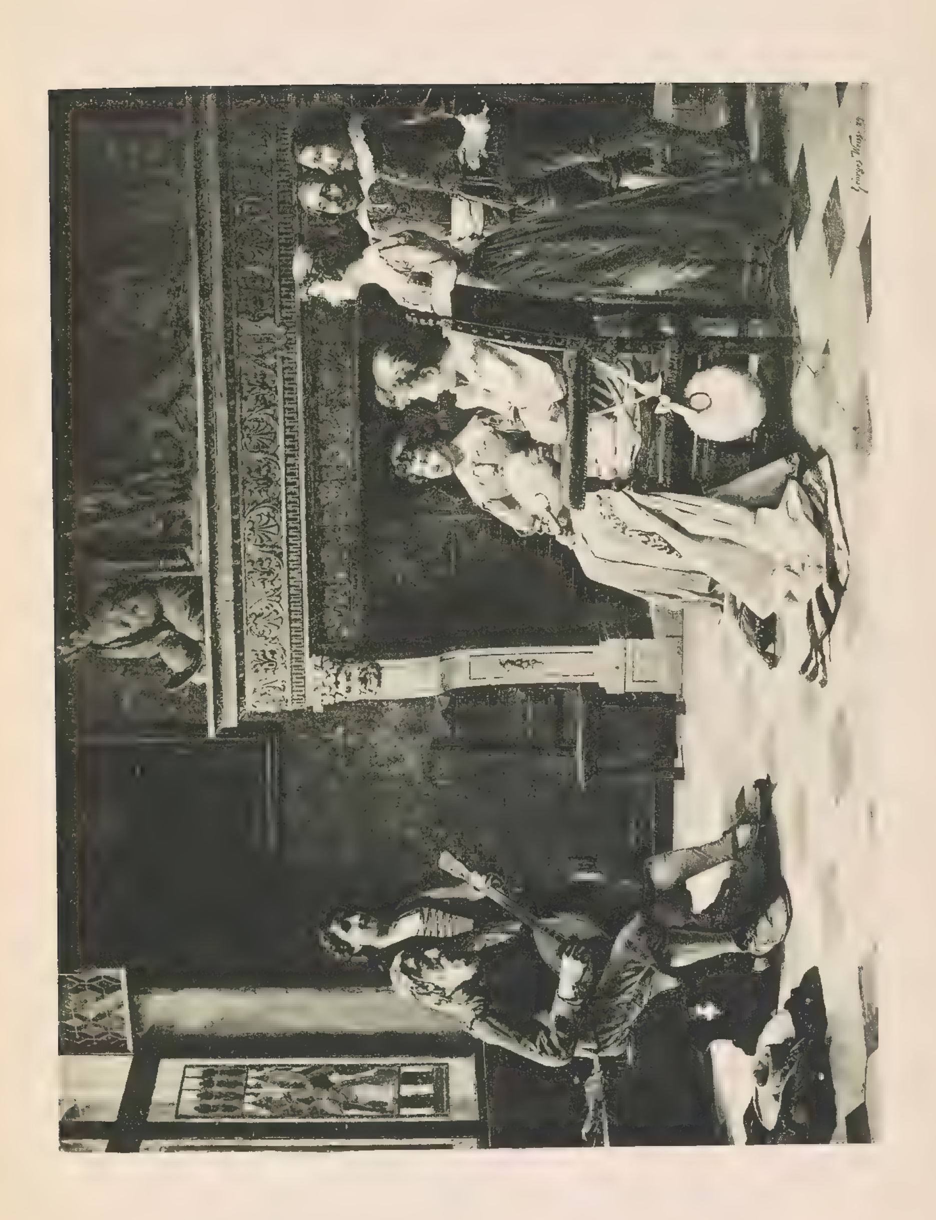
LXXVIII



G. WEISS

DISTRACTION AU CHATEAU

LXXIX



MARGUERITA PELLINI

LES TROIS AGES

LXXX



